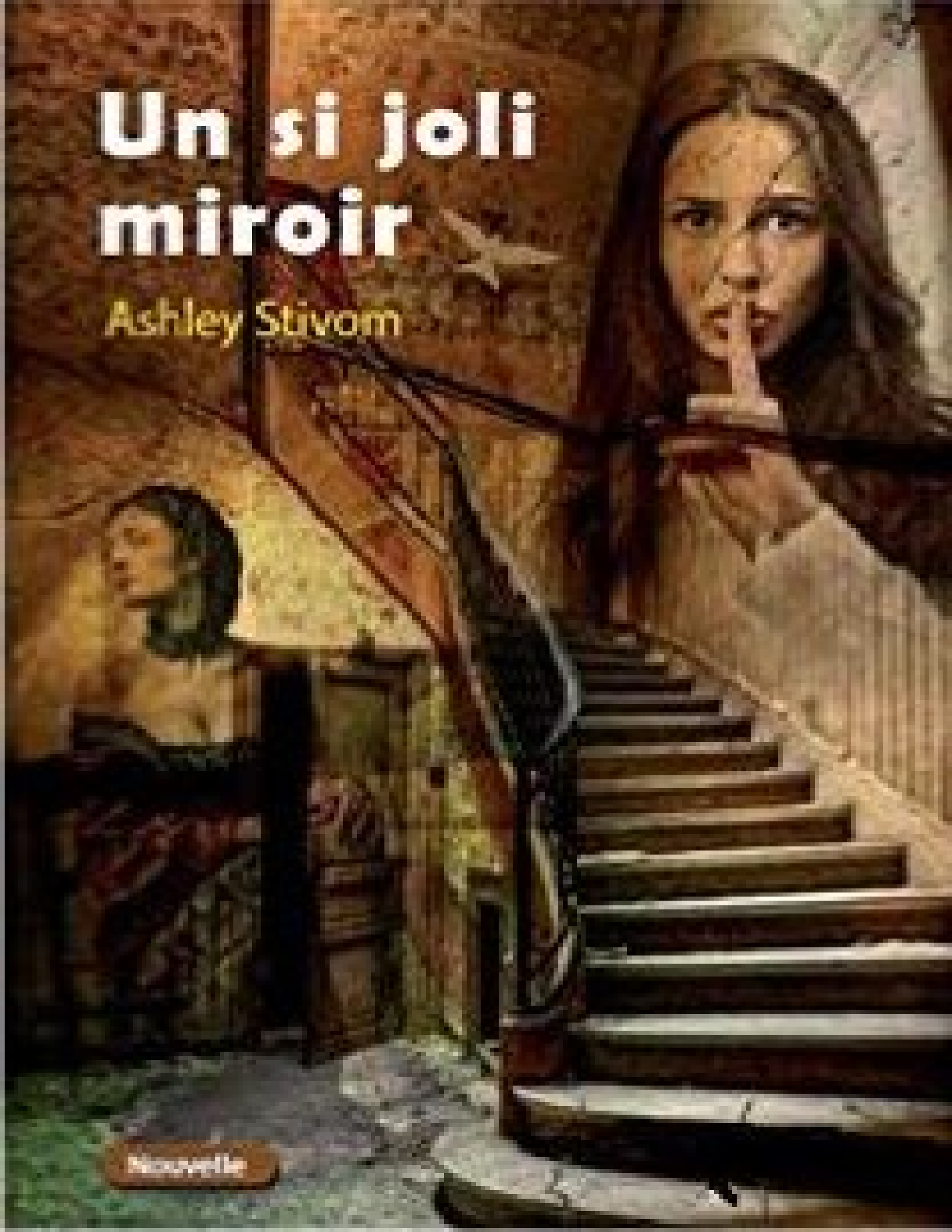


Un si joli miroir

Ashley Stivom

Nouvelette



Un si joli miroir

D'Ashley STIVOM

OceanofPDF.com

Prologue

Adèle était plantée devant le miroir de sa chambre depuis plus de trois heures. Malgré les appels incessants de sa mère, elle contemplait sa jolie silhouette, rectifiait une mèche de cheveux échappée de son petit chapeau rouge orné d'un ruban de soie sur le côté, vérifiait sa tenue, réajustant sa veste tout en lissant du bout de ses doigts gantés sa longue robe de velours en traine assortit à son chapeau. Pour la vingtième fois, elle vérifia son maquillage, redressant ses longs cils noirs tout en soulignant d'un crayon noir une fois de plus ses jolis yeux noirs puis s'aspergea de son petit parfum à l'eau de rose. Pour la dernière fois, Adèle regarda son joli reflet dans son miroir.

Exaspérée, ne pouvant plus attendre, sa mère monta le grand escalier de marbre qui menait à la chambre de sa fille. Tout en l'appelant, elle tourna la poignée de la porte puis pénétra dans la chambre de la jeune fille. Un grand désordre y régnait ; chapeaux, robes et jupons étaient étalés sur le lit pêle-mêle tandis que bas et une multitude de chaussures jonchaient au sol avec un peu plus loin un petit flacon de parfum. Excédée, d'un regard rapide elle fit le tour de la chambre tout en hélant le prénom de la jeune fille, passant devant le grand miroir d'angle placé près de l'entrée de la suite, ses yeux rencontrèrent non pas son propre reflet mais celui de sa fille Adèle.

Chapitre I

Les rayons du soleil éclairaient le pays du Gavot pour se refléter sur les plateaux de Larringes et de Féternes tout en illuminant la petite commune d'Armoy. Un village tout en hauteur situé sur le territoire de la communauté des collines du Léman offrant un magnifique point de vue sur Thonon et le lac Léman mais aussi sur tout le Jura Suisse. Il était encore très tôt et la température de ce matin annonçait sa première journée de printemps. Je déambulai la petite route piétonne du centre-ville pour me diriger vers ma boutique de transactions immobilières ouvert un an plutôt. A vingt-cinq ans, je pouvais être fière de posséder ma propre agence. Originaire d'Armoy, j'avais vu le jour dans une magnifique bâtisse en pierre édifiée sur un

hectare de terre. Mon père avait hérité de ses parents de cette merveilleuse propriété familiale bâtie par mes arrières grands-parents paternels, L'Ermitage datant du dix-neuvième siècle. A l'époque, les principales activités de la propriété étaient la viticulture, la prospérité du domaine viticole et son commerce, la culture de l'avoine, du froment du seigle et de l'orge ; quelques bœufs, vaches laitières et chèvres à l'étable pour la fabrication du fromage comme le reblochon et le beaufort spécialité de la Haute Savoie, de grands vergers accueillant une multitude d'arbres fruitiers notamment des pommiers et des poiriers, l'élevage de porc et une grande écurie qui envoyait les propriétaires des alentours pour ses chevaux de grandes races. Malgré les années passées, mon père avait gardé les vignobles, les vergers, quelques terres agricoles pour la culture du maïs et de l'orge, un troupeau d'une vingtaine de vaches laitières et de chèvres pour continuer la fabrication des fromages et agrandit l'écurie d'origine avec une trentaine de chevaux et de poulains d'exceptions. Tout comme son père, sa passion était les chevaux, il ne ratait jamais l'occasion d'assister à une vente même si c'était à l'autre bout du monde ! Il parcourait villes et pays pour dénicher la perle rare qui viendrait rejoindre son haras. Il possédait déjà de beaux pur-sang arabes aux couleurs de robes différentes dont certains étaient croisés avec des juments anglaises ; rapides résistants, vifs et dociles, il adorait la finesse de ses chevaux. Il avait acquis dernièrement un magnifique cheval Akhal Téké, dernier d'une grande lignée provenant d'un pays d'Asie Centrale, plus fougueux et têtu, d'une race élégante dont la robe était particulière et plus connue pour son reflet métallique doré ou argenté. Il avait mis des mois à dompter cet étalon mais à force de patience le cheval reconnaissait son odeur dès qu'il franchissait les portes de l'écurie !

Il avait rencontré ma mère lors d'une vente de chevaux qui appartenaient à un propriétaire italien de Turin. Dès son arrivée, ses yeux s'étaient portés sur cet alezan brulé, magnifique pur-sang à la crinière épaisse et aux yeux flamboyants. C'est avec un mélange d'extase qu'il avait regardé avec intérêt l'allure, l'élégance de sa robe ainsi que la vivacité du pur sang. Excité comme un enfant, il s'était dirigé en grandes enjambées vers son propriétaire pour entrer sans détour vers une transaction. A peine avait-il soumis un montant bien avantageux à son bénéficiaire, que la jeune demoiselle qui l'accompagnait, au caractère bien trempé, les yeux aussi

flamboyants que celui de l'étalon, s'opposa fermement à la vente du cheval napolitain faisant défi à son propre père. Ce qui n'était pas du tout toléré quand on est issue d'une famille italienne ! D'abord surpris et offusqué qu'une jeune demoiselle intervienne dans une transaction d'homme à homme, vexé mais surtout frustré de louper un tel trésor qui agrandirait sa collection, puis amusé et sous le charme de cette demoiselle italienne au tempérament de feu, mon père avait alors proposé, d'une moue tranquille, de prendre cette jeune fille en mariage pour compensation ; relevant ce défi audacieux, ma mère lui fit volte-face, releva la tête avec une certaine fierté et droit dans les yeux, décida d'épouser ce jeune ambitieux pour faire rager son père en premier lieu mais avant tout pour les battements de son cœur au premier regard croisé de ce jeune homme. Mon grand-père avait cédé aisément, trop heureux et soulagé d'avoir enfin trouvé un mari à sa fille ! Du haut de ses dix neuf ans, elle avait refusé catégoriquement tous les prétendants proposés. L'un trop mou, l'autre pas assez grand, le suivant trop triste, chaque refus était expliqué d'une longue tirade théâtrale comme elle savait le faire ! Découragé, mon grand-père avait renoncé à la marier attendant prestement le jour béni que sa fille bien aimée trouve enfin sa perle rare comme elle aimait le clamer !

Ce jour là, mon père fut le plus heureux des gentilshommes de cette contrée, il avait hérité de deux magnifiques bijoux : une future épouse belle comme un cœur et un alezan aussi vif que sa propriétaire !

C'est huit mois plus tard, que mon père épousa à Turin cette jeune italienne au caractère volontaire. Les préparatifs de ce mariage n'avaient pas été de tout repos. La longue liste d'invités déjà prévue s'allongeait de jours en jours. Dans l'euphorie de ce jour exceptionnel, mes grands parents n'avaient pas hésité à réserver les meilleurs cuisiniers d'Italie et de France. Tous les murs de la demeure avaient été repeints pour l'occasion, les haies et arbustes taillés, la grande allée centrale refleurie ainsi que de nombreux parterres de fleurs avaient vu le jour. La cérémonie religieuse avait été prévue à la chapelle du village suivie d'un grand banquet dans la salle de réception du petit manoir. Rayonnante, vêtue d'une somptueuse robe de mariée en satin ivoire dotée d'une longue traine, coiffée d'un léger chignon bas bouclé relevé par une petite couronne en forme de diadème sur sa tête, ma mère avait fait une entrée remarquable au bras de son père la conduisant

jusqu'à l'hôtel ou l'attendait mon père, immortalisée à jamais sur la photo familiale où l'on pouvait distinguer sans mal, le coup d'œil ironique de mon grand-père !

Très vite ma mère trouva ses marques au sein de la propriété, s'occupant du jardin et de l'intendance de la maison, s'adonnant à sa passion du dessin et de la peinture, accompagnant parfois mon père durant ses déplacements pour assister à la foire aux chevaux, foulant à cheval en sa compagnie les terres agricoles et les sentiers de la forêt d'Armoy, jusqu'à l'annonce de ma naissance trois années plus tard : Camille Louisa Bartolli.

Fille unique, j'avais hérité de ma mère, de ses longs cheveux noirs ondulés, de sa silhouette élancée, de ses longs cils noirs et de sa jolie coquetterie ; de mon père j'avais son sourire franc, la couleur de ses yeux d'un noir intense et si expressif, de son brin d'humour et un zest d'insolence mais le trait de caractère de feu, volontaire et tenace était sans conteste du côté italien !

C'est bercée d'amour, de joie, de rires et de chansons que je fus élevée une bonne partie de mon enfance, entourée de mes parents, de mes grands parents maternels et amis. Pour mon cinquième anniversaire, je reçus de la part de mon père mon premier poney qui me donna le droit à mon premier cours d'équitation et surtout à ma première initiation de l'entretien quotidien d'un cheval ! Ce n'était pas pour me déplaire, élevée dans le milieu hippique, j'avais acquis la passion de mes parents et c'est naturellement et rapidement que je devins une fine cavalière. Je reçus une éducation exemplaire, allant dans les meilleures écoles privées de la région. Dès mon enfance, ma mère m'initia à sa langue maternelle et de longues conversations en italien s'en suivaient entre elle et moi. Je me disais que j'avais une chance inouïe, ma voie était toute tracée, tout comme mon père et mon arrière-grand-père jadis, je reprendrai et continuerai à prospérer le domaine familial, c'était malheureusement sans compter sur le destin de la vie !

C'est d'un pas assuré et plongée dans mes souvenirs que j'ouvris l'agence. Nichée entre deux boutiques de la rue piétonne, mon bureau professionnel était à la fois mon havre de paix et un lieu convivial. La décoration

intérieure d'un jaune d'or peinte à la chaux s'harmonisait tout à fait avec l'origine des murs de la façade en pierres. A l'entrée, trois fauteuils en fer forgé plein, de style oriental revêtu de gros coussins blancs, faisaient office de salle d'attente avec à son centre une petite table ovale en fresque mosaïque sur les tons de bleu et de vert. Au fond de la pièce, mon bureau d'angle tout en bois de bouleau avec trois chaises de même style que les fauteuils de l'entrée, le long du mur, un meuble de rangements avec au-dessus une machine à café et une bouilloire. Trois lampes orientales joliment sculptées, posées à chaque coin de la pièce donnaient une ambiance chaleureuse. Un bouquet de fleurs chaque semaine aux couleurs de saisons était posé à l'entrée dans un vase en cristal en forme de feuille-éventail. L'arrière était composé d'une petite pièce pour entreposer les archives et documents divers et d'un coin sanitaire. En général, quand un propriétaire poussait la porte de l'agence, il repartait avec un mandat de vente en exclusivité ! De même, quand un client entrait dans l'agence, rare s'il ne repartait pas sans avoir signer une proposition d'achat !

A peine arrivée, la sonnette d'entrée carillonna livrant passage à un couple d'anglais qui venait d'acquérir l'année dernière, sur le hameau de Lonnaz, le Mas Peint. Vêtus tous deux d'une tenue décontractée adaptée à cette saison, je les invitais à venir à mon bureau. Timidement et d'un français impeccable la femme m'expliqua que pour des raisons professionnelles, ils devaient remettre en vente cette jolie demeure entièrement meublée d'origine, qu'ils n'avaient pratiquement pas habités ni séjournés. Je fus surprise d'une remise en vente aussi rapide du dernier domaine d'époque mais toutefois compréhensive à leur décision. Il est vrai que la bastide achetée un an auparavant par ce couple de touristes était restée fermée depuis dix mois. Nerveusement, son époux passant une main dans ses cheveux, prit la parole à son tour, hésitant, cherchant ses mots en français pour finir dans sa langue maternelle pour m'indiquer le dernier prix qu'il souhaitait obtenir pour la mise en vente. En quelques secondes, nous tombions d'accord sur un premier prix de vente plutôt attractif et le mandat en exclusivité fut signé. Ils me laissèrent les clefs de la propriété, leurs coordonnées téléphoniques et prirent congé très rapidement en direction de l'aéroport de Genève pour s'envoler vers leurs pays natal. La journée démarrait plutôt

bien, en quelques minutes, sans le moindre effort commercial, j'empochai une transaction immobilière unique pour mon agence, qui ne resterait pas sans conséquence dans les mois suivants ...

Dès leur départ, je terminai de remplir tous les documents administratifs liés à ce mandat de vente, consulta mon agenda et décida d'aller découvrir cette demeure au plus vite ; mon appareil à photos en bandoulière je partis en direction du Mas Peint. J'étais contente et fière de pouvoir récupérer un tel bien à la vente. Le Mas Peint était le tout dernier domaine authentique de la région qui surplombait le village d'Armoy, une splendide bastide datant du dix-neuvième siècle. Tout comme l'Ermitage jadis, le Mas Peint était un magnifique et prospère domaine sur plusieurs hectares de terres agricoles et vignobles avec des vergers rassemblant plusieurs arbres fruitiers et un ensemble d'écuries qui aurait pu fait pâlir mon père ! Au fil du temps, les propriétaires avaient cédé leurs terres agricoles, leurs vignobles et leurs vergers aux fermiers et agriculteurs de la région, mais la bastide avait gardé son authenticité et son parc original avec son jardin irrégulier du dix-neuvième siècle.

Tout en conduisant, mes pensées s'envolèrent de nouveau vers mon enfance et la perte du domaine familial. La météo n'avait pas été clémentine, pour tous les agriculteurs du plateau de Gavot et de sa région, mes parents et bon nombre d'entre eux peinaient à honorer les créanciers. Trois années consécutives d'hiver rigoureux dont de grosses chutes de neige, suivies de saisons estivales avec des pluies incessantes entraînant des inondations successives, les récoltes saccagées, les vignes détruites et les raisins gorgés d'eau, les fruits des vergers saturés d'eau, la perte de plusieurs troupeaux dans les pâturages, mirent mes parents et les agriculteurs de la région dans une situation financière plus que désastreuse. L'économie était aussi à son comble, les banques ne prêtaient plus aux petits agriculteurs et les taux d'emprunt n'avaient pas été aussi hauts depuis des années, l'inflation des prix avait pris son envol dû aux intempéries et aux mauvaises récoltes, faute d'être payé et d'honorer sa créance, mon père avait commencé à vendre un par un ses beaux chevaux qui ne s'étaient pas rachetés à leur

juste prix, ce qui suffisait à peine à régler la lourde dette bancaire. Désespéré, il regardait partir un par un tout ce qu'il avait acquis durant ces dernières années. Il avait refusé catégoriquement toute aide financière de la part de mes grands-parents italiens, qui n'étaient pas non plus épargnés par une grave crise à la fois politique et économique de leur pays. Ce vaillant jeune homme si enjoué quelques années plutôt, avait laissé place à un homme vieilli, affaibli et malade. Devant le chagrin immense de son époux, ma mère avait vendu de son côté la plupart des bijoux qu'elle avait reçu durant son mariage et les derniers meubles d'époques qui restaient de la demeure. La banque avait saisi le domaine familial, comme bien d'autres dans la région du chablais, au grand désarroi de mon père pour payer les dernières traites. Devant ce chaos économique et familial, je fus envoyée en Italie chez mes grands-parents maternels où ma mère me rejoignit une année plus tard, après le décès de mon père. Ruiné, affaibli par une vilaine toux qui le rongait depuis quelques mois et pour laquelle il avait refusé tout traitement médical, se sentant humilié de n'avoir réussi à épargner sa propre famille de la faillite financière, mon père n'avait pas survécu à la vente du domaine familial et de ses terres ni à la perte de son écurie, laissant ma pauvre mère régler les derniers documents administratifs liés à la vente de la propriété. Ces dernières paroles de pardon et d'amour furent pour ma mère qu'il pria de me rejoindre en Italie dès ses funérailles terminées, ce qu'elle fit après avoir réglé les tous derniers documents officiels. De la vente du domaine et des terres agricoles était resté qu'un tout petit capital que ma mère me légua à ma majorité.

Mes treize années en Italie s'écoulèrent entre mes années collégiennes, lycéennes, mes études à l'université de la faculté de droits à Turin, la tendresse et le soutien de mes grands-parents, le chagrin de ma pauvre mère d'avoir perdu mon père et quelques rencontres et sorties amicales avec mes nouveaux amis italiens. Les premières années de mon installation, mon grand-père m'apprit l'histoire de sa ville, ancienne capitale des Etats de Savoie et m'emmena visiter Turin et ses alentours, comme le musée d'art contemporain, la province de Cuneo avec ses quatre résidences de Savoie classé patrimoine mondial, les trois vallées de Lanzo offrant un magnifique panorama avec son histoire, lieu très fréquenté des familles Turinoises, la découverte d'autres monuments et leurs architectures. Ces visites culturelles

me faisaient oublier pour un temps ma présence en Italie et j'affectionnai particulièrement ces grandes journées de découvertes du patrimoine italien. Peu à peu ma mère revenue dans son pays d'origine, semblait retrouver une paix et une sérénité intérieure. Elle avait repris son hobby d'adolescente et s'était inscrite à des cours de dessins et de peinture puis passait de longues heures dans son atelier installé au fond du jardin. De mémoire, elle avait dessiné plusieurs toiles de l'Ermitage ainsi que plusieurs portraits de mon père. Pour mes dix-huit ans, elle m'offrit une peinture me représentant. Le dessin et la peinture l'aidaient à surmonter et à apaiser son chagrin. Elle avait beaucoup vieilli ces derniers temps, sa longue chevelure noire autrefois si resplendissante faisait place à une chevelure plus terne avec quelques mèches blanches qu'elle essayait de cacher. Ses grands yeux comportaient quelques cernes et avaient perdu de leur éclat. Entre mes cours à l'université et mes stages en entreprise, j'essayais de passer plus de temps auprès d'elle, consciente qu'au fond d'elle-même, elle cachait son immense chagrin. Les longues heures à poser pour elle, étaient des moments exclusifs, son visage s'illuminait à chaque coup de pinceau me retraçant. Bien que je parlai parfaitement l'italien, les dernières années furent intenses, je travaillai durement pour obtenir du premier coup ma licence professionnelle, alliant les stages en entreprise dans de grandes enseignes immobilières. Mais je ne souhaitai pas m'installer et travailler en Italie, aussitôt diplômée et avec la bénédiction de ma mère, je partis retrouver mon petit village natal, Armoy.

Mes quatre amis d'enfance m'avaient accueilli avec tendresse et émotion. Nos retrouvailles s'étaient faites avec un mélange de joie, de larmes et de souvenirs. Nous n'avions pas cessé de nous écrire, ni d'échanger nos photos de portraits scolaires depuis mon départ précipité en Italie. Une belle et lointaine complicité entre nous n'avait fait que s'agrandir au fil de toutes ces années. Je me remémorai de ces quatre adolescents debout dans l'allée centrale de la propriété, au petit matin frileux, agitant leurs mains au passage de la voiture qui m'emportait en Italie. Assise à l'arrière, de grosses larmes sur mes joues, je les regardai courir derrière la voiture jusqu'à ce que la distance nous éloigne les uns des autres. Nul ne savait à ce moment précis, si un jour nous serions de nouveau réunis.

A ma grande joie, mes quatre amis avaient bien démarré dans leur vie professionnelle. Jennifer venait de terminer sa licence professionnelle de commerce de l'art et des antiquités et avait ouvert une petite boutique d'antiquités, Isabelle avait obtenu son diplôme de maîtrise en droits et travaillait en tant que clerc dans une étude notariale à Thonon, François avait suivi des études à l'école hôtelière de Thonon puis une filière sur le métier de sommelier et travaillait maintenant dans un restaurant de prestige Le Relais quand à Xavier il s'était tourné dans la coiffure et possédait son propre salon à Armoiy. Il m'avait été facile de m'installer, tous m'avaient aidé à trouver une jolie maison de village meublée en location et reprendre un local près de la boutique de Jenny, pour l'ouverture de mon agence immobilière. Jenny était une belle jeune fille élancée avec de beaux yeux bleus clairs et à la chevelure châtain. Curieusement, la clientèle de sa boutique était principalement des hommes ce qui amusait beaucoup Isa. Tout le contraire de son amie, Isa était plus petite, de courts cheveux blond et des yeux noisette, bien que sa profession exigeait un sérieux et une tenue irréprochable, elle se lâchait volontiers en dehors. Toujours partante, rieuse, c'était elle le petit clown de notre groupe, surtout quand elle celle-ci animait nos soirées en mimant quelques clients et collègues de son étude, ce qui faisait rire énormément Xavier ! Grand, mince, brun aux yeux verts, les clientes se précipitaient au salon pour se faire coiffer exclusivement par le patron. Xavier était l'unique confident de ses dames ! Tous les petits secrets du village d'Armoiy se trouvaient en général entre ses mains. François de son vrai nom Francesco, était plus réservé. D'origine italienne tout se passait dans le regard. Les jeunes filles se retournaient sur son passage, rêvant d'être au bras de ce séduisant jeune homme ; malgré les nombreuses conquêtes de François, pas une pour le moment n'avait eu la chance de le garder plus de trois mois ! Nous formions un joli quinté, soirées, sorties, balades nous passions pratiquement tous nos week-ends ensemble.

Je passais souvent devant l'ancien domaine familial, l'Ermitage qui avait été racheté par un couple de Suisse et qui se nommait à présent Le Relais. C'est là d'ailleurs que travaillait François. De la belle bâtisse du XIXème siècle ne restait que les murs, les poutres apparentes et la grande cheminée de pierre dans la salle à manger. Une annexe en véranda y avait été construite laissant place à une vaste salle de restaurant de soixante couverts.

Le grand salon d'époque s'était transformé en un salon d'accueil et de détente avec un piano bar. Une immense salle avait été aménagée pour recevoir des conférences ou des séminaires. A l'étage, toutes les chambres bénéficiaient d'un petit salon privé à leur entrée, étaient équipées d'une salle de bains offrant soit une baignoire balnéo, soit une salle d'eau douche italienne avec jets, d'un sèche-cheveux intégré, d'une télévision à écran plat avec toutes les chaînes de réseaux câblés et d'un lecteur DVD, d'un téléphone et d'un grand balcon privatif donnant sur le panorama des chaînes de montagne. L'écurie et l'étable n'existaient plus, elles étaient remplacées par de belles suites parentales donnant accès directement sur la terrasse d'une piscine ovale chauffée, sonorisée, illuminée la nuit par des projecteurs et équipée d'une nage à contre-courant. Sur les terres agricoles on y trouvait un terrain de tennis ; plus loin le domaine comportait maintenant, un complexe alliant spa, hammam, une multitude de soins visages et corps dispensés dans une ambiance sensorielle, une salle de sports, ce bel espace de bien être jouissait d'un environnement exceptionnel. Une grande partie encore des terres vignobles avaient été conservées, le vin de la propriété était devenu la renommée de la cave du Relais. Sa gastronomie était reconnue alliant de mets fins aux traditionnelles spécialités de la région. Un menu à la carte plus que généreux et des formules proposées le midi nécessitaient des réservations avec deux mois à l'avance, l'Ermitage était devenu un des plus glorieux hôtels du pays de Gavot et accueillait entre autre une certaine clientèle fortunée et plutôt étrangère ; les nouveaux propriétaires avaient su investir au bon moment et au bon endroit.

Chapitre II

Entièrement clos, le clair de lune éclairait la masse imposante de la propriété du Mas Peint qui semblait reposer en paix attendant ses prochains habitants. Les derniers propriétaires n'étaient pas restés plus d'un an. Ils avaient acheté cette demeure lors d'un séjour dans la région. Littéralement tombés sous le charme des lieux, ils avaient pris des renseignements sur cette bastide fermée depuis des années et en étaient devenus assez vite les propriétaires ; c'est quelques mois après leur acquisition, qu'ils apprirent la mutation professionnelle à l'étranger de la société de l'époux ; sauf que celui-ci attendait une retraite anticipée et ne travaillait plus depuis huit mois ! Heureusement, ils n'avaient pas eu la possibilité de réaménager l'intérieur du Mas Peint...

Cent dix années s'étaient écoulées et rien n'avait changé ni bougé à l'intérieur, chaque meubles étaient restés à leur place comme suspendu aux années passées, protégés par de grands draps blancs. Le temps semblait s'être arrêté depuis le départ des châtelains, elle savait qu'elle pouvait déambuler dans les pièces et corridors de la demeure inhabitée, elle ne cessait pas de se rappeler de cette dernière journée ou en quelques secondes sa vie avait basculé vers l'enfer. Une belle matinée d'un mois de juillet, où Adèle avait dû se réveiller très tôt, sous un soleil ardent. Le photographe du village, venait prendre plusieurs portraits de la famille. Une fois encore, Adèle avait comme à son accoutumée, passée plusieurs heures devant son miroir pour s'admirer dans sa jolie robe en mousseline bleue, ses gants assortis et ses mules en satin de la même teinte. Le photographe l'avait retenue une bonne partie de la matinée pour rattraper son retard, ce qui avait agacé profondément la jeune fille ! Après un déjeuner rapide, elle avait courue dans sa chambre afin de se changer pour se rendre, comme tous les jeudis, dans un salon de thé à Evian en compagnie de sa mère. Elle ne pouvait pas oublier le visage horrifié de sa mère, de l'autre côté du miroir. Durant plusieurs semaines, nuits et jours, ses parents firent venir prêtres, bénédictins pour purifier la demeure et ôter la malédiction. Prières et incantations, cierges, eau bénite, encens tout avait été tenté sans qu'ils

puissent espérer libérer l'âme et l'esprit de leur fille aimée. Les mois avaient passés, tous les miroirs avaient été décrochés et entreposés dans une malle au grenier, celui de leur fille avait été spécialement entouré d'une couverture brodée de satin blanc et posé délicatement le long d'une commode. L'âme de leur fille unique était emprisonnée dans un monde inconnu, inférieur de ténèbres tandis que son esprit errant vagabondait en esprit malheureux, aspirant à une nouvelle destinée. Puis deux années passèrent, sa mère s'affaiblissait et ne se pardonnait pas de la perte de sa fille. Elle restait de longues heures assises dans la chambre d'Adèle en se balançant d'avant en arrière, serrant son chapelet en ivoire orné d'un crucifix en bronze à la main, tout en murmurant des paroles incompréhensibles. Son état s'aggravait de jours en jours à la limite de la démence. En accord avec le médecin de famille et pour la santé de son épouse, le seigneur décida de ramener son épouse en Italie. Les châtelains quittèrent la région et le pays, emportant avec eux le secret sur la disparition de leur fille unique en abandonnant derrière eux, sans le savoir, Adèle à son triste sort. Le Mas Peint avait été gardé par le contremaître et son épouse, puis par son fils aîné jusqu'à ce que la commune hérite de la bâtisse à la mort du couple et mette en vente la propriété.

C'est d'un pas léger et glissant qu'elle s'approcha de la fenêtre et scruta le paysage. Sous le halo de lumière, une jolie silhouette vêtue de rouge aux yeux d'un noir intense attendait patiemment d'être libérée.

Je roulais en direction de Lonnaz depuis quelques minutes et déjà le paysage m'enivrait. Une vue imprenable, merveilleuse qui s'étendait sur les gorges profondes et les crêtes escarpées, à rives encaissées offrait un joli panorama sur la dent D'Oche, les Mémises et sur la chaîne des Hermones. J'ouvris le cadenas de l'imposante grille noire en fer forgée qui menait à la propriété. Devant moi, une magnifique allée en graviers ornée de lauriers roses protégée par d'immenses platanes me conduisit à un large perron en

Pierre où se dressait la merveilleuse bâtisse tout en pierre d'origine, aux volets peints d'une couleur bleu ciel. J'étais émerveillée par cette splendeur et je pouvais entendre les battements de mon cœur. Délicatement, j'introduisis la clef dans la serrure d'une imposante porte d'entrée à double battant en bois massif avec ses deux petites trappes protégée par une grille en fer forgée. Solennellement, c'est avec la gorge serrée que je pénétrai au Mas Peint. J'attendis quelques secondes afin que mes yeux s'habituent à l'obscurité puis me dirigea vers les fenêtres et ouvrit les volets en bois. Emue, je découvris, un vaste hall d'entrée avec à son sol des dalles de pierres authentiques, surplombé d'un lustre en cristal et de bronze serti de dix-huit lumières du dix-neuvième siècle avec à son centre un grand escalier de marbre blanc rehaussé d'une balustrade en fer forgé. Je poussais ma quête sur un premier côté, découvrant deux grands salons successifs comportant chacun six fauteuils, quatre chaises et deux bergères tout en bois laqué gris patiné garni de tissu gaufré d'un jaune pâle avec au sol des tapis d'origine couvrant un parquet à la française en chêne massif ; dans le même style, faisant suite, un salon de compagnie offrant trois fauteuils et deux canapés garnis de tissu en lin brut, entourés d'une bibliothèque d'angle murale et d'une petite table basse. Tout était assorti en jolies couleurs sur des tons prune et beige. D'un geste vif, j'ôtai un par un les draps qui recouvraient l'ameublement pour les photographier tout en prenant soin de les recouvrir aussitôt. De l'autre côté du hall, une double porte en battant, donnait sur un salon de musique de couleur vert pâle desservie par une large baie vitrée, juste en face, un long piano à queue au bois vieilli dont deux touches semblaient être suspendues au temps passé. Une autre porte à double battant accueillait une salle à manger spacieuse offrait un cadre exceptionnel, desservit par quatre portes fenêtres montées de jolis rideaux en jarretière, donnant sur le parc et accueillant à son centre une table ovale en bois peint laqué et doré pouvant réunir une dizaine de convives entourée de dix chaises hautes, riche en étoffes de tapisseries de couleur pastel ; sur le côté, une cheminée en marbre Carrare et un haut vaisselier mural. Plus loin, la cuisine offrait un gigantesque piano noir en fonte comportant plusieurs fours de cuisson, une cheminée monumentale, un four à pâtisserie et un tournebroche d'époque dont le mécanisme semblait être encore en état de marche. La cuisine avait son entrée séparée

donnant sur l'avant de la demeure dont une petite porte menant au sous-sol des caves.

La visite du rez-de-chaussée terminée, j'explorai le haut de la propriété. Une par une je gravis les marches qui m'emmenaient vers le premier étage. Un long corridor, desservait trois chambres aux tentures fleuries de couleur différente comprenant pour chacune d'elle une grande armoire d'époque ainsi qu'une commode de trois tiroirs et un secrétaire ayant pour suite une salle de bains. La quatrième était différente et de tons pastel de couleurs blanc et bleu, probablement celle d'une jeune fille. La chambre était grande et lumineuse, au fond se trouvait un lit à baldaquin en bois blanchit et aux tentures de mousseline bleu ciel, à ses côtés, au coin un petit secrétaire fermé à clef, plus loin un fauteuil en bois peint avec près de lui une coiffeuse du même teint dont il manquait la glace, une belle armoire sculptée tout en hauteur se trouvait de l'autre côté de la pièce, en enfilade une salle de bains en porcelaine blanche finement ciselée. De beaux tapis contemporains en motifs de soie s'harmonisaient avec la tapisserie de la chambre. De la porte fenêtre donnant sur le balcon en fer forgé, je pouvais voir l'étendue du parc avec ses allées fleuries, ses jardins, sa rotonde d'eau en pierre et sur l'aile gauche les anciennes écuries. Au fond du corridor, une petite porte menée au second étage par un escalier en bois vieillit. Trois petites pièces faisaient office de chambres pour l'ancien personnel de maison comprenant le strict minimum, un lit, une table de chevet et une armoire avec deux tiroirs en bas. Plus loin dans le couloir, une autre porte menait au dernier étage de la demeure. Lentement et dans la semi obscurité, je montai l'escalier en bois qui déboucha dans le vaste grenier du Mas. L'endroit était sombre et je fus accueillie par de grosses toiles d'araignée à l'entrée, d'un rapide coup d'œil, je fis le tour du grenier, de grosses malles étaient entreposées, il semblait y avoir encore beaucoup d'objets revêtus de draps et de couvertures. Je n'osai m'aventurer plus loin ne sachant pas si le plancher était à réparer bien que la charpente m'apparaissait en parfait état. Les photos prises de l'intérieur, je décidai d'aller me promener dans le parc et de faire plusieurs clichés du domaine extérieur et de ses jardins. Les portes fenêtres des salons et de la salle à manger donnaient directement accès sur une belle terrasse italienne. Quelques marches plus bas, une tonnelle en fer forgée entourée de beaux parterres de lavande et de roses de

couleurs blanches, roses et jaunes, séparés par des haies de charmille finement taillées ; des boules de buis étaient disposées pour former l'allée qui menait à une magnifique rotonde d'eau. En s'enfonçant dans les chemins tortueux, la végétation devenait apparente conduisant sur un petit étang pittoresque aux bords irréguliers où une vieille barque attendait patiemment de revivre sur les eaux calmes. Sur l'aile gauche, juxtaposé à la demeure, un corps de bâtiment tout en pierre était encore existant ; destiné aux petites et grandes écuries de l'époque, je pouvais admirer sa charpente apparente tout en bois. Tout avait été si bien entretenu et conservé, que j'étais éblouie par toute cette beauté. Cachée au fond de son allée de grands platanes, le Mas Peint était un véritable tableau vivant et un joyau d'architecture.

C'est totalement ravie, heureuse et conquise de cette visite que je me dirigeais lentement, avec regret, vers la sortie ; le Mas Peint avait gardé tout son authenticité, son ameublement d'origine, ses tentures, ses tapis, ses lustres, son architecture d'époque, ses boiseries, rien n'avait vieilli au temps passé et pourtant quelque chose d'indéfinissable m'intriguait à l'intérieur de cette demeure que je ne pouvais pas expliquer ...

De ses yeux noirs, elle avait suivi pas à pas Camille, durant toute sa visite. Elle l'avait vue arriver dans la grande allée centrale, depuis la fenêtre de sa chambre. D'un regard hautain, elle avait eu le temps de la dévisager. Une silhouette élancée, de longs cheveux noirs, de grands yeux amande d'une couleur noir, étrangement cette jeune fille lui ressemblait. Elle avait eu un sursaut de haine et d'envie lorsque Camille avait pénétré dans sa chambre. Elle l'avait vu effleurer du bout des doigts son lit, son armoire, sa coiffeuse et son secrétaire. Elle l'avait frôlée à plusieurs reprises, sans que Camille ne ressente sa présence, s'imprégnant de son aura. Elle n'avait pas voulu se manifester, il n'était pas l'heure. Elle savait qu'elle reverrait Camille très prochainement et qu'elle accueillera comme il se doit la nouvelle propriétaire des lieux. Après plus d'un siècle et demi d'attente, l'âme et l'esprit de cette demeure influenceront et envahiront peu à peu l'âme et l'esprit de cette jeune fille. Elle se sentait presque libérée et apaisée de la présence de cette jeune fille dans sa demeure ! Pas comme ce couple

étranger qui avait acquis une année plutôt, le domaine. Dès les premiers instants, elle avait tout mis en œuvre pour faire fuir ce couple, usant de tous les stratagèmes violents pour stimuler leur peur et leur départ. En une année, le couple n'avait dormi que trois nuits au Mas Peint ! Aisément, elle avait fait appel à son esprit pour déplacer les meubles, grincer le parquet, surgir des bruits sonores en pleine nuit en réveillant soudainement ces intrus. De sorte, que les nouveaux propriétaires avaient fait leurs valises pour aller dormir au Relais ! A chaque fois qu'ils revenaient, son esprit envoyait une onde maléfique au sein de la bastide et un lourd sentiment de mal être découlé de cet intérieur pittoresque. Du coup, le couple n'avait pas osé changer l'ameublement, de peur d'en recevoir de fâcheuses conséquences ; ils avaient dû se résoudre, une semaine à peine l'acquisition de la propriété, à se débarrasser au plus vite de ce domaine si étrangement meublé et habité ! Ils avaient entamé que des travaux de rénovation concernant la charpente, la plomberie et l'électricité dès leurs premiers jours de leur acquisition. Deux mois après, ils écourtèrent soudainement leur séjour pour repartir en Angleterre, revinrent l'année suivante pour remettre en vente le Mas Peint sans en dévoiler la cause réelle.

Chapitre III

C'est quelques mois plus tard, après ma première visite, que j'emménageais au Mas Peint. Tout avait été très vite, j'avais été sous le charme ! Grisée, poussée par une soudaine impulsion et surtout d'un désir intense d'habiter les lieux et aidée par mon amie Isa, je décidai de débloquer l'argent légué et de faire un emprunt d'une courte durée pour acquérir la propriété ; les ventes réalisées depuis l'ouverture de l'agence m'avaient aidé à constituer un petit capital pour l'acceptation de mon prêt bien que je ne souhaitai pas pour le moment réinvestir la totalité. A vrai dire, le Mas Peint n'avait pratiquement jamais été habité depuis la mort de ces propriétaires d'origine et je n'eus aucun mal à obtenir une excellente offre d'achat. A ma grande surprise, les propriétaires anglais avaient accepté ma proposition d'achat sans émettre une contre-offre, ils avaient fourni à l'étude notariale une procuration afin de signer le compromis et la vente du domaine. Tout s'était déroulé dans un délai assez court, le temps que l'office recueille les documents administratifs liés à cette vente, Isa avait su gérer cette affaire comme à son habitude.

Malheureusement, ma joie de devenir prochainement propriétaire de cette belle demeure fut obscurcie par le décès brutal de ma mère. Anéantie, je partis aussitôt à Turin pour assister à l'enterrement. Mes grands-parents s'étaient occupés de tout ; elle reposerait dans le caveau familial aux côtés de mon père dont le corps avait été rapatrié quelques années plus tôt. Bien que j'eus gardé un contact téléphonique tous les jours et qu'il m'était arrivé de revenir régulièrement pour les week-ends à Turin, je ne pus pas m'empêcher de me culpabiliser. Il est vrai que ma mère s'était éteinte toute naturellement, sans souffrance, dans son sommeil. Elle ne s'était jamais remise totalement de la mort de mon père, elle ne mangeait guère ces derniers temps, préférant se réfugier au fond du jardin, dans son atelier de peinture. Amaigrie, faiblissante elle n'avait pas survécu à une angine de poitrine déclarée quelques mois auparavant. Son état de santé s'était dégradé rapidement, après ma dernière visite pour lui annoncer la nouvelle de mon acquisition. Je me souvenais comme elle avait souri ce jour-là et

ressentit une réelle fierté de mon parcours réalisé. Tendrement, elle m'avait prise dans ses bras et nous étions restées enlacées un bon moment. Son petit corps frêle entre mes bras, j'avais ressenti un immense chagrin, tout en retenant mes larmes, j'avais le vif sentiment que c'était la dernière fois que je la voyais. Les funérailles se déroulèrent en une journée funeste où même la pluie était au rendez-vous ; beaucoup de mondes, voisins et amis étaient venus rendre un ultime hommage à ma mère. Les jours qui suivirent l'enterrement, j'aidai mes grands-parents à trier puis ranger les vêtements et affaires personnelles de leur fille ; je souhaitai ramener avec moi quelques peintures faites par ses soins avec l'idée de les accrocher au Mas. Je choisi deux grandes toiles de notre ancien domaine : l'Ermitage, des portraits de mon père, emporta mon dernier portrait peint à mes vingt ans, une belle peinture représentant mes grands-parents dans le jardin, puis laissa les autres tableaux en souvenir de leur fille unique. Mes aïeux me donnèrent quelques photos d'elle, son petit châle rouge qu'elle mettait sur ses épaules quand elle avait froid, une parure de bijoux en argent montés de rubis et de perles blanches contenant des boucles d'oreille, un collier et un bracelet offert lors d'un de ses anniversaires. Les vêtements furent mis dans des cartons et donnés à une association alors que le matériel de peinture neuf fut donné à des élèves de première année.

Deux semaines après l'enterrement de ma mère, je décidai de rentrer sur Armoy. J'avais passé de longues heures dans son atelier avant de le débarrasser puis au cimetière sur le caveau familial où j'avais pu me recueillir en toute tranquillité. Affreusement peinée, je mettais à laisser aller à mon immense chagrin durant plusieurs journées. Tous les après-midis, de grandes balades à pied se faisaient aux côtés de mon grand-père et je me sentais à présent totalement apaisée ; j'étais certaine que ma mère avait retrouvé son amour perdu, qu'ils étaient à présent réunis et veillaient tous deux sur moi. C'est avec ce sentiment de soulagement et d'apaisement que j'embrassai tendrement mes grands-parents tout en leur promettant de revenir les voir avec mes quatre amis, dès que mon emménagement serait terminé. J'étais à présent leur petite fille unique et ils étaient pour moi la seule famille qui me restait !

Les trois premiers jours après la signature de l'acte authentique se déroulèrent comme dans un rêve. Dès mon acquisition, j'avais fait le tour

du propriétaire en compagnie de ma joyeuse bande d'amis. Des ho et des ha s'exclamaient à chaque ouverture d'une pièce, découvrant les richesses intérieures. Tour à tour leurs yeux caressaient la beauté du mobilier ancien, des boiseries, des tentures et des sols. Du rez-de-chaussée au second étage, tout avait été visité. Leurs yeux s'agrandirent à la vue de la terrasse surplombant le parc et son jardin mais à ma grande surprise, pas un son ne sortit cette fois ci de la part de mes camarades. Debout, muets comme des carpes, ils contemplaient ce paysage et goutaient à cette atmosphère chevaleresque.

Le jour suivant, fut la prise de rendez-vous avec les professionnels du bâtiment. J'avais fait vérifier l'état de la charpente, la plomberie et l'électricité bien que les propriétaires d'avant s'en étaient chargés dès leur acquisition. Toute la plomberie et l'électricité étaient neuves et une partie de la toiture et des gouttières avaient été remplacées l'année précédente, même les cheminées étaient prêtes à accueillir leur premier feu. Eric, arrière-petit-fils des anciens contremaitres et paysagiste de métier, m'avait gentiment proposé ses services pour l'entretien du parc, des allées et la réfection de la rotonde du bassin, tout comme pour les précédents propriétaires anglais. Le Mas Peint était prêt à redevenir le premier domaine d'Armoy !

De mon côté, je m'occupai hâtivement de mon emménagement. J'avais décidé dans un premier temps, de garder quelques ameublements d'origine du Mas et d'entreposer le reste du mobilier au grenier, en attendant d'entreprendre une décoration plus appropriée à mon époque ! J'avais déjà quelques idées de couleurs pour les revêtements muraux ainsi que pour le nouvel ameublement du Mas. C'est aidé par mes joyeux amis que le chassé-croisé du rez-de-chaussée au grenier se fit dans une ambiance plutôt bonne enfant ! Les garçons transportèrent quelques objets d'époque restants, boudoirs et secrétaire des deux salons, pendant que Jenny, Isa et moi-même s'attelèrent à dépoussiérer les lourds tapis, tentures, lustres, meubles, chaises et fauteuils. A midi, le ménage du rez-de-chaussée était terminé et c'est dans le parc, accompagné d'un soleil ardent, sous la tonnelle nettoyée que nous prîmes notre premier déjeuner. François nous avait rapporté quelques bouteilles de la cave du Relais, Jenny avait fait des salades pour accompagner les viandes froides rapportées par Isabelle, Xavier, amateur de fromage, nous avait concocté un joli plateau, quant à moi, pain et tartes de

saison venaient compléter ce grand festin. Une bonne ambiance régnait autour de la table, nous étions revenus au dix-neuvième siècle ; tout à tour nous nous prenions pour de grands bourgeois, appelant les serviteurs à nous servir, parlant au dialecte du 19^{ème}, il nous manquait juste les costumes d'époque ! Coiffées d'une écharpe sur les cheveux pour les filles, vêtues d'un short et tee-shirt poussiéreux, nos tenues vestimentaires du moment n'étaient pas du tout appropriées à nos jeux de rôles ! L'heure nous rappela à la réalité et c'est avec nos éclats de rire que nous attaquèrent le premier étage. Les tentures fleuries et tapis du haut furent aussi nettoyées alors que couvertures et édredons furent montés au grenier. Pour la chambre pastel, qui était à présent la mienne, je décidai simplement de retirer la tenture mousseline du lit et de changer la literie ; le charme certain de cette pièce me plaisait et je souhaitai vivement la laisser telle qu'elle était dans son origine. Toutes les pièces du domaine, du sol au plafond, luisaient de propreté. La soirée était bien avancée, c'est attablé dans la salle à manger autour d'une coupe de champagne que nous fêtions cette fin de journée et ma crémaillère en tant que propriétaire de ce lieu enchanteur. Les filles s'étaient déjà appropriées leurs chambres d'amis près de la mienne alors que les garçons s'étaient mis d'accord pour partager la dernière. Aucun d'eux ne voulait dormir dans les chambres de l'ancien personnel du second étage ! C'est au milieu de nos éclats de rire et de nos gentilles taquineries envers les garçons qu'un violent coup de tonnerre nous surprit, faisant voler en éclat une vitre des fenêtres du second étage tout en disjonctant le compteur électrique, laissant le Mas Peint dans une complète obscurité. D'un pas rapide, les garçons munis d'une lampe de poche s'occupèrent de remettre le compteur qui se trouvait dans l'une des caves du sous-sol, pendant que je montai quatre à quatre au second étage, munie d'une lampe à pétrole attrapée à la volée, pour évaluer les dégâts. A mon entrée, je fus accueillie par un souffle glacial au visage puis par un terrible courant d'air me projetant sur l'arrière de la porte. Des bris de glace jonchaient le sol, la fenêtre s'était rouverte sous l'orage et deux petites vitres d'un côté n'avaient pas résisté. Prudemment, je débarrassai les débris, mis les volets et referma avec soin les battants de la fenêtre. Il se faisait tard et mes amis travaillant le lendemain prirent congé. Après un dernier remerciement à chacun d'entre eux, debout sur le perron, je regardai la voiture sortir de l'allée centrale. Tout était calme et paisible, le ciel étoilé laissait prévoir

pour le lendemain, encore une belle journée d'été, l'orage s'était dissipé comme par enchantement et semblait déjà lointain. Ereintée par cette journée mais heureuse, je montai me coucher et passai ma première nuit au Mas. C'est en jolie châtelaine du dix-neuvième siècle que je m'endormis dans un profond sommeil.

OceanofPDF.com

L'intensité des rayons du soleil perçait la fenêtre de la chambre pour se refléter sur la glace du miroir, laissant transparaître un joli tourbillon de couleurs éclatantes. Hypnotisée et aveuglée par tant de luminosité, je regardai avec intérêt et curiosité ce mélange de lumières. Emmerveillée par tant de beauté, je me rapprochai du miroir pour mieux scruter ce phénomène étrange, quand le tourbillon s'évanouit pour laisser place à une forme lointaine et floue se rapprochant de plus en plus pour devenir plus nette. Immobile, paralysée c'est en spectatrice que je regardai l'image animée de profil d'une jolie silhouette élancée d'une jeune fille assise sous la tonnelle du jardin. Gracieuse, elle portait une longue robe de couleur verte pâle qui rehaussait son teint de porcelaine et un ruban plus foncé retenait ses longs cheveux noirs ondulés. Entourée des massifs de roses et de lavande, son chant mélodieux me parvenait à travers le miroir. Elle brodait un oiseau sur un petit canevas en compagnie d'une dame plus âgée élégamment vêtue et qui portait à ses lèvres une tasse de thé. A l'arrivée surprise d'un homme plus âgé, son regard s'illumina de plaisir, offrant un joli sourire de bonheur. D'un rapide baiser sur son front et d'un œil malicieux à l'encontre de la dame, il lui tendit deux grosses boîtes en carton ornées d'un large ruban rouge. D'un éclat rire, la jeune fille ouvrit prestement la petite boîte ronde pour découvrir un joli chapeau rouge orné d'un ruban. Délicatement, elle ouvrit la seconde boîte plus longue, écarta le papier de protection pour retirer une veste et une longue robe en velours de la même couleur que son chapeau. Elle semblait heureuse et tournoyait sur elle-même avec ses présents. Riant aux éclats, le couple se leva, débarrassa les boîtes et emporta les affaires, laissant la jeune fille souriante de plaisir. D'un geste vif, la jeune fille reprit son ouvrage, releva la tête vers ma direction et me fixa intensément de ses grands yeux noirs...

Du haut du balcon de ma chambre, je contemplai ce magnifique écrin de verdure en pensant qu'elle tenue je porterai aujourd'hui. Il faisait beau, pas un nuage dans le ciel, tout en fredonnant j'ouvris ma garde-robe et sortis plusieurs vêtements de couleurs assortis à mes cheveux et à mes yeux. Gracieusement, d'un pas sautillant je courus vers la salle de bain et fit couler l'eau du bain. D'un sourire ravi, je contemplai ma jolie silhouette dans le miroir mural sauf que l'image reflétée n'était pas la mienne mais

celle d'une autre jeune fille au même teint de porcelaine, à la même couleur de cheveux et à la même couleur des yeux... D'un sursaut, je m'éveillai, regardant autour de moi, me demandant pendant un court instant où je me trouvais ; les rayons de soleil entraient déjà dans la chambre, il était encore très tôt, le pépiement des oiseaux, l'odeur des roses du matin, laissaient prévoir encore une formidable journée bien que j'avais encore beaucoup de cartons à déballer. Encore animée par mes rêves de châtelaine, c'est avec un sentiment indéfinissable mais toutefois étrange, l'image si réelle de cette jeune fille et cet éclat de rire qui me raisonnait encore, que je me levai, descendis, pris mon petit déjeuner et démarra ma journée.

OceanofPDF.com

Elle n'avait pu résister de pénétrer dans sa chambre là où dormait à présent Camille. Elle l'avait longuement regardée dormir. Toute la journée, elle avait vu les meubles du salon, des tapis, des rideaux s'entasser au début du grenier. Elle avait veillé à ce que personne ne s'aventure au fond de celui-ci pour examiner de plus près les grandes malles en cuir et découvrir joliment emmitouflé l'objet de ses souffrances. Son impatience de se retrouver seule avec la nouvelle propriétaire des lieux, lui avait fait défaut en soirée. D'un mouvement de colère non contenu, suivi d'un bruit sourd d'une onde de choc, elle avait fait voler en éclat la petite fenêtre d'une des chambres du deuxième. La force de son champ magnétisme avait été tel que le compteur avait disjoncté. Surprise par Camille elle s'était évaporée d'un coup en risquant de blesser la nouvelle maîtresse de maison. Heureusement, les jeunes gens avaient de suite pensé au bruit du tonnerre. Elle avait regardé partir les quatre amis, avec un léger sourire en coin. Elle comptait rendre visite à la nouvelle châtelaine des lieux cette nuit même. Elle avait réussi à inciter Camille à préserver sa chambre intacte. Jusque-là, tout était parfait ; elle avait su diriger le rêve de Camille à la perfection, lui transmettant ses pensées, s'attachant à elle et contrôlant ses actes, le moment approchait enfin ; aujourd'hui, elle ne la quitterait pas des yeux.

Chapitre IV

Mon joli service de vaisselle en porcelaine couleur chocolat et ivoire remonté d'un liseré d'or offert par ma famille lors de mon départ avait pris place dans le vaisselier de la salle à manger ainsi que le service de verres vert pâle ; les autres assiettes, verres, tasses, plats et autres ustensiles trouvèrent leur place dans les grandes armoires de la cuisine. J'étais seule aujourd'hui au Mas Peint et pourtant, je me surpris à regarder plusieurs fois autour de moi, ayant comme sensation qu'une présence m'observait. Je m'attendais d'un instant à l'autre à apercevoir les anciens occupants entrer dans la salle à manger et vaqués à leurs obligations. En regardant de plus près les pièces à moitié vides, je laissais errer mon regard sur toutes les tapisseries murales. Je me surpris à penser que des tableaux ou portraits de famille devaient être accrochés aux murs selon la différence de couleur qui apparaissait sur la tapisserie. Poussant ma quête jusqu'à dans le hall d'entrée, je remarquai qu'il y avait effectivement l'empreinte d'un objet oval, plus haut dans la montée de l'escalier quelques marques encore probablement de portraits de famille ou de tableaux d'époque. Mes yeux revinrent un instant sur cette empreinte de forme ovale. Je venais de comprendre ce qui m'avait intrigué lors de ma première visite ! L'absence de miroirs. Aucune pièces du domaine jusqu'à la coiffeuse de ma chambre ne disposait de glaces ou de miroirs...

Poussée par ma curiosité extrême, je décidai de monter au grenier pour découvrir les objets entreposés ou des photos de famille qui pourraient me donner le berceau des anciens propriétaires. L'origine de la propriété restait floue, le notaire était remonté en l'an mil huit cent quatre-vingt, date de l'enregistrement du Mas déclaré par un certain Monsieur Casari pour arriver aux derniers propriétaires anglais. Entre les deux, nul ne savait si le Mas avait été occupé.

Arrivant à mi-hauteur de l'escalier, un vent léger souffla emportant avec lui une légère mélodie provenant de ma chambre. Intriguée, je gravis les dernières marches, tourna la poignée et pénétra dans la pièce. La porte fenêtre était restée ouverte et le rideau voltigeait lentement au gré du vent. Pendant un court instant j'eus la vision d'une jeune fille à la chevelure

noire qui se tenait là assise devant la coiffeuse et se brossait les cheveux tout en chantant. Elle semblait jeune, délicate et sa voix était mélodieuse. Figée, mes yeux regardaient cette scène comme dans un brouillard puis d'un sursaut, tournant mon regard sur chaque coin de la pièce, je réalisai que j'étais assise face à cette coiffeuse sans glace, tenant ma brosse à cheveux à la main...

Ma rêverie ou du moins ma torpeur fut interrompue par Eric, le paysagiste du domaine qui venait de remettre en état la fontaine de rotonde. Eric était un brave homme et un grand gaillard de trente-sept ans. Marié et père de deux adorables petites jumelles âgées de trois ans, il avait pu garder et racheter la maison forestière qui appartenait jadis au Mas Peint. Tout comme ses ancêtres, il entretenait les parcs, jardins, bassins de la commune d'Armoy. Il était souvent appelé par les propriétaires du Relais pour l'entretien et la création des parterres de fleurs, des balconnières et des espaces verts de l'hôtel. Il avait réalisé des merveilles au Mas Peint et avait su garder l'authenticité des jardins du parc. La famille d'Eric avait semblé-il travailler pour la famille Casari, il connaissait certainement la biographie de cette famille.

Quittant ma chambre, je courus à la rencontre du jeune homme et l'entrepris de l'interroger sur ces anciens propriétaires. Eric m'affirma que ses arrière-grands-parents avaient connu et travaillé pour eux, en tant que contremaître du domaine. C'était un grand seigneur d'origine italienne qui avait fait fortune dans le commerce d'étoffes importées de plusieurs pays par bateaux ; il avait eu une fille unique mais l'histoire de cette famille racontait que celle-ci avait soudainement disparu de la propriété un après-midi d'été et que nul ne l'avait revue. Ce jour-là, tout le personnel de la maison et ouvriers du domaine avaient reçu l'ordre du maître de rentrer chez eux. Seul la femme de chambre, le maître d'hôtel et la cuisinière qui séjournaient au domaine avaient eu le droit de rester. Pendant plusieurs jours, il s'était dit au village qu'un grand remue-ménage régnait à la propriété. Les commérages allaient bon train, les uns pensaient que la jeune fille était atteinte d'une maladie contagieuse, les autres pensaient qu'elle s'était enfuie avec un jeune homme d'un village voisin, mais tous se signaient d'un long signe de croix en levant les yeux au ciel, quand ils parlaient de la Demoiselle. Après deux années, malgré les prières faites à la chapelle du

village et les visites journalières des prêtres, ivre de chagrin, le seigneur et son épouse quittèrent leur demeure pour retourner en Italie et abandonnèrent derrière eux le Mas Peint, emmenant leur femme de chambre, le maître d'hôtel et la cuisinière. Ils avaient pris soin de laisser une bourse d'argent conséquente à leur contremaître pour l'entretien intérieure et extérieure de la propriété, ce que fit la famille d'Eric pendant plusieurs années, jusqu'au décès des châtelains et jusqu'au jour où de nouveaux propriétaires prirent possession des lieux. Après le départ du seigneur Casari et de son épouse, ils avaient alors recouvert de grands draps blancs tout le mobilier restant, entreposés les bibelots, pendules, tableaux et autres objets que leurs maîtres n'avaient pas emmené, au grenier de la propriété. J'écoutai avec intérêt le récit d'Eric. Tout ce que je désirais savoir sur la famille Casari se trouverait certainement au grenier. Je pris congé d'Eric, le remercia chaleureusement pour la fontaine du jardin et me dirigea presque qu'en courant en direction du grenier.

En arrivant dans le corridor, je vis que la porte de ma chambre était entre ouverte. Je n'avais pas le souvenir de l'avoir laissé ouverte bien qu'Eric m'avait surprise dans ma rêverie, quoique en y repensant, je n'avais pas non plus le souvenir de m'être assise à ma coiffeuse !

Perdue dans mes pensées, je refermai la porte de ma chambre, contournai le couloir et monta d'un pas alerte au troisième étage. J'avais pris soin de remettre des nouvelles ampoules, d'apporter quelques lampes et de dégager l'œil-de-bœuf ainsi que la petite fenêtre pour laisser pénétrer la lumière du jour. Le grenier était vaste, outre le mobilier monté à mon emménagement, il était rempli de grosses malles en cuirs entreposées les unes sur les autres. A genou, entre les toiles d'araignées et la poussière, je démarrai ma prospection. Sur le premier côté de l'entrée, je trouvai des malles en osier superposées les unes sur les autres, contenant de magnifiques livres en reliure de cuir, des nouvelles de poésie et des manuels scolaires dont les pages avaient jauni par les années, des livrets de partitions musicales comportant des annotations d'une écriture à l'encre fine effacée à certains endroits. Plus loin, un cheval à bascule en bois peint écaillé par le temps, près de lui une ancienne poussette avec de grosses roues en fer forgées avec à l'intérieur de jolies poupées en cire et en porcelaine aux jolis habits d'antan et un ours en peluche dont il manquait un œil. Je pensais

immédiatement à Jenny qui serait vraisemblablement intéressée à récupérer quelques objets d'art. Ce grenier regorgeait de véritables trésors d'antiquités ! Je poussai mon inspection dans l'ouverture de la première malle en cuir. Petite et profonde, elle contenait toute sorte d'objets travaillés, de jolis bibelots en porcelaine, quelques pendules d'époque, des vases en faïences et céramiques finement sculptés protégés par du papier de soie. Dans la seconde malle, se trouvait plusieurs miroirs d'époque de différentes tailles, soigneusement drapés les uns sur les autres en excellent état de conservation. Délicatement, j'en gardais trois pour les redescendre ; celui-ci selon sa forme devait être placé dans le hall d'entrée, le plus petit devait être au salon, quant à la forme du dernier tout à l'horizontal sa place était dans la salle à manger. Alors que je continuai ma fouille dans la malle, mon regard fut attiré comme un aimant par ce grand et haut objet placé le long d'une vieille commode. Doucement, je dénouai le long ruban de soie qui maintenait la couverture brodée en satin blanc et retira le papier de soie qui protégeait l'objet. Emmerveillée par cette splendeur, je restais un long moment ébahie devant ma découverte. Intact, un grand miroir sur pied, d'origine italienne, en bois doré de feuilles d'acanthé, orné de têtes d'indiens et de griffons avec sa glace mercure se dressait devant moi. Sans perdre une minute, j'appelai les garçons, François et Xavier pour descendre cette merveille dans ma chambre. J'étais ravie et à la fois exaltée de cette découverte, la lumière du jour faiblissait et je décidai de cesser pour aujourd'hui la fouille de ce vaste grenier. Délicatement je refermai la porte et descendis l'escalier de bois. A mi-parcours, je fus dépassée par une jeune fille revêtue d'un ensemble de nuit, mon regard s'attarda sur de toutes petites traces humides de pas faite sur les marches à son passage. Interloquée, je suivis ces traces jusque devant l'entrée de ma chambre. D'un geste brusque, j'entrai et fit le tour de la pièce. Un léger bruit de ruissellement provenant de la salle de bains m'intrigua, un filet d'eau coulait d'un des robinets de bronze de la baignoire. Etonnée et incertaine, tout en cherchant du regard la jeune fille, je refermai celui-ci persuadée que j'avais surement oubliée de fermer complètement l'un d'entre eux. Je tournai le robinet dans tous les sens, mais l'eau continuait à jaillir de plus en plus fort menaçant de remplir la totalité de la baignoire et de déborder. Je commençai à paniquer cherchant un moyen d'arrêter l'eau de couler, n'osant bouger de peur que l'inondation survienne rapidement. L'eau

montait de plus en plus vite, arrivant à ras de la baignoire pour s'interrompre soudainement, laissant entrevoir le visage de la jeune fille me fixant de ses grands yeux noirs...

D'un mouvement brusque, j'ouvris les yeux pour m'apercevoir que je venais de rêver. Assise confortablement, appuyée au poteau en bois du grenier, face au grand miroir découvert quelques minutes plus tôt, j'avais entrepris de feuilleter le manuel chronologique du seigneur Casari, rédigé d'une écriture serrée mais lisible sur le commerce et la provenance de tissus et d'étoffes. Tellement passionnant et les rayons de soleil sur mon visage que je m'étais tout simplement assoupie ! Je remis le manuel sur les livres, me leva et quitta ce lieu propice à la sieste !

C'est en fin de journée, que mes deux amis arrivèrent au domaine et m'aidèrent à transporter le grand miroir dans ma chambre. Posé à l'angle du mur, entre la pièce et la suite, j'étais pratiquement certaine que le miroir avait retrouvé sa place d'antan.

Camille venait à peine de fermer la porte de sa chambre pour raccompagner ses amis que le miroir s'éclaira laissant apparaître le reflet d'Adèle. Tant d'années d'emprisonnement et de souffrance dans l'attente qu'un beau jour une autre jeune fille prenne sa place. Camille était parfaite sur tous les points, sa ressemblance, sa curiosité, son origine italienne et avant tout la même coquetterie qui l'avait perdue. Tout comme elle jadis, Camille croiserait son regard au moment où celle-ci la remplacerait. Elle se souvint du happement de la glace et de cet interminable voyage aux entrailles du miroir où les grands yeux noirs d'une jeune fille d'origine indienne l'avaient fixé d'un sourire timide aux lèvres au premier abord, pour laisser place au fur et à mesure qu'elle descendait vers l'enfer, à un autre visage qui se rapprochait laissant entrevoir un regard glacial et sans vie, dénué de toute compassion, pour disparaître derrière elle et laisser Adèle à son tourment. De tout son corps, elle avait tenté de lutter, se débattant dans les méandres de l'inconnu, réagissant vainement contre ce monde des ténèbres

qui l'engloutissait et se refermait peu à peu derrière elle. Désorientée, enfermée, elle n'avait pas compris ce qui lui était arrivé, surtout quand elle avait entendu sa mère l'appelant et la cherchant dans la pièce ; elle voulait crier et répondre qu'elle était là mais aucun son ne pouvait sortir de sa bouche, puis l'instant d'après, la main gantée de sa mère posée sur la glace du miroir avec ce regard horrifié et effrayé à l'apparition du reflet de sa fille, Adèle venait enfin de comprendre qu'elle était prisonnière de son propre reflet.

CHAPITRE V

Je m'étais levée très tôt ce matin-là, ma première semaine de vacances touchait à sa fin, je devais retirer le courrier, relever les messages à l'agence et je n'avais pas fini de ranger ni d'explorer l'autre partie du grenier. De plus, je devais m'attaquer dès la semaine prochaine au réaménagement de l'intérieur du domaine. Assise sous la tonnelle, pensive à tout ce qui me restait à faire avant la fin de mes congés estivaux, je terminais de siroter mon café en contemplant ma jolie propriété. Depuis plusieurs secondes, quelque-chose me dérangeait et me mettait mal à l'aise ; regardant autour de moi, mes yeux s'arrêtèrent sur le balcon de ma chambre où une jeune fille toute vêtue de rouge me fixait, à travers la fenêtre ; interloquée, paralysée, mon regard ne pouvait plus se détacher de cette vision. Eblouie par les rayons du soleil qui se reflétaient, je clignai des yeux et posa une nouvelle fois mon regard au balcon, la jeune fille avait disparue.

Intriguée, j'essayai de me raisonner et de comprendre. Certes, l'histoire de la famille Casari m'obsédait depuis quelques jours, si bien que je commençais à mêler visions et réalité, mais c'est peu rassuré que je décidais tout de même de me diriger vers ma chambre. A peine entrée, je jetai un rapide coup d'œil autour de la pièce. Tout était en ordre, excepté ce léger parfum de rose enivrant qui flottait dans l'air.

Décontenancée par ces phénomènes étranges depuis mon installation, je me préparai hâtivement pour partir à l'agence. Musique à fond et sur un air de samba, vitres ouvertes, je roulai en direction du centre-ville. A mon arrivée, je passai directement à la boutique de Jenny, pour récupérer tout le courrier de l'agence et confirmer l'invitation au Mas avec les autres pour le soir même ; mais avant tout, qu'elle puisse voir les divers objets découverts au grenier qu'elle souhaitait recueillir. Evidemment, les garçons n'avaient pas pu tenir leur langue, les filles étaient déjà au courant pour la découverte du miroir ! L'agence était fermée depuis une semaine et de nombreux messages figuraient sur le répondeur. Un par un j'écoutai et relevai tous les messages, rappelant les plus urgents. C'est en fin de matinée, après quelques courses à l'épicerie que je regagnai ma merveilleuse propriété. Je me garai juste devant l'entrée de la cuisine pour enlever et ranger les courses du coffre de

ma voiture. Les sacs de courses dans chaque bras, je poussai la porte de la cuisine et assista à une scène anormale. La jeune fille de mes rêves se tenait devant moi et discutai avec une femme imposante d'un certain âge coiffé d'un petit chapeau en tissu et vêtu d'un long tablier, affairé sur le plan de travail. Pétrifiée, je visualisai cette séquence animée sans pouvoir faire aucun mouvement. Seul, mes yeux bougeaient d'un endroit à un autre, sans cesser de suivre les deux protagonistes de ce tableau vivant dont je pouvais aisément percevoir leur dialogue. La jeune fille énumérait les mets qu'elle souhaitait pour son repas d'anniversaire qui devait avoir lieu dans quelques jours au domaine. D'un hochement de tête, la cuisinière acquiesça et répondit qu'elle verrait le reste avec Madame et Monsieur puis conseilla à la jeune fille de vite se préparer. D'un pas gracieux et léger, la demoiselle embrassa furtivement la joue de la cuisinière, se retourna vers ma direction pour m'adresser un léger sourire puis disparue par la porte qui menait à la salle à manger. Je suivis le départ de la jeune fille puis me tourna vers la domestique qui avait totalement disparue. D'un soubresaut, je clignai des yeux, me demandant si je n'avais pas rêvé, avança une jambe pour m'assurer que je n'étais pas figée, posa mes sacs de courses sur la table de la cuisine et regarda vers l'endroit où la jeune fille avait disparu pour entrevoir un léger battement de porte...

Bien décidé à comprendre ce qui m'arrivait, je montai au grenier pour poursuivre ma quête sur la famille Casari, accompagné toujours de ce léger parfum de rose qui se répandait maintenant dans toutes les pièces du domaine. Il y avait encore quelques grosses malles à ouvrir. L'une contenait des draps de toile fine en coton blanc joliment brodé, des nappes et serviettes damassées, de petits napperons tout en dentelle, des torchons de lin et de coton avec au coin deux lettres finement brodées en point de croix rouge, certainement les initiales de la châtelaine. L'autre plus imposante contenait des toiles peintes et des gravures de toute sorte mais rien sur le seigneur et sa famille. Je commençais à me décourager, quand je vis tout au fond du grenier, cachée sous une toile de lin, une superbe malle de voyage clouée en cuir patiné. Minutieusement et terriblement excitée par cette découverte, je n'eus aucun mal à tourner le loquet en fer forgé. Dès l'ouverture, la senteur qui s'en dégagait me rappela étrangement la même odeur qui était présente dans ma chambre quelques heures plutôt et qui se

dégageait maintenant dans les autres pièces. Délicatement, je commençai à retirer les papiers de soie posés au-dessus quand ma main resta suspendue devant ma découverte. Une authentique robe d'époque finement perlée sur le dessus, toute en mousseline bleu ciel accompagnée d'une paire de gants assorti se tenaient devant moi ; près d'elle, enroulé dans un drap, deux magnifiques mules brodés de la même couleur, sur le côté entouré de papier léger, un petit flacon de parfum en cristal pour lequel je reconnus immédiatement l'odeur ; en dessous, un coffret en bois contenant tout un nécessaire de toilette avec brosses, peignes et miroir à main, dans une boîte laquée plus longue, se trouvait un éventail peint à l'aquarelle ; plus bas, posée dans une petite boîte en velours recouverte d'émaux, une petite clef, probablement celle du secrétaire de ma chambre ; juste au-dessus, joliment enrubanné, deux gravures en miniatures représentaient une belle jeune fille aux cheveux bouclés et aux yeux noirs, portant la robe en mousseline bleue. Au dos, sur l'une d'entre elle, une toute petite inscription y figurait : Adèle Casari -Juillet 1888. Instantanément, j'avais reconnu cette jeune fille, c'était celle de mes rêves ou celle de mes visions !

Je scrutai cette photo depuis quelques secondes déjà, plongée dans mes pensées et mes interrogations. Qu'avait-il pu arriver à cette jeune fille ? Serait-il possible que son esprit soit encore dans cette demeure ? Tremblante, du bout des doigts, j'effleurai la robe en mousseline et regarda longuement les gants ; tout avait été merveilleusement conservé, j'avais une folle envie d'enfiler un des gants. Poussé par ma curiosité, tout en fredonnant une jolie mélodie, je m'exécutai, le gant était à ma taille, je posai mon regard sur la paire de mules et fit de même, elle m'allait à la perfection. Je ressentais un immense plaisir intérieur à porter ces quelques objets, je m'apprêtais à enfiler la robe de mousseline bleue quand le klaxon d'une voiture dans l'allée me fit sursauter. Incrédule, je regardai le gant à ma main, les mules à mes pieds sans bien comprendre ce qu'ils faisaient sur moi. J'avais vaguement le souvenir que je fredonnai une mélodie mais j'étais incapable de me souvenir de l'air. Je regardai ma montre, il était presque vingt heures. J'avais passée toute ma journée au grenier sans me rendre compte que les heures s'étaient écoulées ; transportée par l'histoire de cette famille, le temps m'avait ramené à cette douce journée du mois de juillet 1888 et j'avais complètement oublié que ce soir, je recevais mes amis

pour le week-end. Déboussolée, c'est avec un sentiment indéfinissable, exaspéré, non propre à mon caractère, entre regret et fâcherie voir même furieux à quitter ce lieu enchanté que je me dirigeai lentement jusqu'au hall d'entrée, pour accueillir ces quatre indésirables ! Avant tout, telle une automate, Camille prit soin de remettre le tout dans la malle tout en emportant dans sa chambre la boîte d'émaux contenant la petite clef du secrétaire.

Adèle était furieuse de l'arrivée inopinée des quatre jeunes gens et avait dû abandonner avec regret la pensée de Camille. Toute la journée depuis son retour, elle n'avait pas quitté Camille, lui faisant partager ses souvenirs tout en l'a dirigeant à découvrir l'intérieur de sa malle. Il lui avait été encore facile de l'inciter à mettre l'un de ses gants et de porter ses mules. Tout lui allait bien sûr, il ne restait plus qu'à enfiler sa robe de mousseline bleue qu'elle portait pour la photo, le matin de sa disparition et l'amener à se contempler durant quelques heures devant le grand miroir italien. Laissant exploser sa colère, la petite fenêtre claqua contre le mur et les cinq petites ampoules du grenier se brisèrent avec fracas derrière le passage de Camille, laissant un parfum d'eau rose plané dans l'air.

Je descendais les premières marches du grand escalier, quand la porte du hall d'entrée s'ouvra, laissant entrer mes quatre amis, les bras chargés de victuailles. Un sourire radieux éclaira mon visage, j'étais heureuse de passer cette fin de semaine avec mes amis. Comme à chaque soirée, chacun avait prévu d'apporter le ravitaillement. Jenny et Isa avaient cuisiné un magret de canard à l'orange accompagné de pommes de terre sautées, Xavier à son habitude s'était occupé de la salade et du plateau de fromage, François rapporta le vin et le champagne, quant à moi j'avais commandé un magnifique paris brest à la boulangerie du village ramené par François.

Depuis nos retrouvailles, François était plus que charmant à mon égard. Il est vrai qu'il ne mettait pas indifférent mais je ne voulais pas être qu'une simple aventure à ses yeux. Je l'avais surprise à plusieurs reprises à me fixer des yeux pour se détourner très rapidement dès que j'accrochai son regard. Un timide sourire alors apparaissait sur ses lèvres que j'imitai à mon tour, après de brefs regards envers les autres qui ne s'apercevaient pas de notre rapprochement. Généralement très sûr de lui en séduction, il m'étonnait en me faisant sourire de sa réaction gauche et rougissante à mon attention. D'un accord mutisme entre nous, nous laissions naître nos sentiments, sans les brusquer. Tous dans la cuisine, autour d'un verre, c'est ensemble que nous débâillions et préparèrent notre dîner. Les filles n'avaient pas voulu que je me lance dans la cuisine pour les recevoir, elles préféraient que je m'installe tranquillement. A vrai dire, cela m'arrangeait plutôt, je n'avais pas encore mis en marche les fourneaux me servant uniquement que de la plaque de cuisson.

Elégamment vêtus, attablés autour de la grande table de la salle à manger orné du service à vaisselle pour la circonstance et de deux grands chandeliers d'époque, la soirée s'annonçait sous les rires, les anecdotes de la semaine, sans oublier évidemment le jeu de mimes sur les clientes de Xavier et d'Isa. Malgré ma participation et mes rires, je me surpris au cours de la soirée, à penser à cette étrange journée. Jenny, Isa, François et Xavier remarquèrent que j'étais tracassée, quelquefois absente à leurs plaisanteries. Après plusieurs interrogations sur mon état de santé et moral et devant leur insistance aux multiples questions posées, j'entrepris de relater ce qu'Eric m'avait appris sur la famille Casari, de leur révéler mes rêves, mes visions, mes étranges sensations et enfin mes soupçons sur la présence au Mas de la jeune demoiselle Casari. Tour à tour, intrigués et curieux, n'osant m'interrompre, ils écoutèrent mon récit jusqu'à cette dernière journée de découverte. Pas un n'avait osé éclater de rire, bien que l'envie ne leur manquait pas ! Bouche bée, les yeux ronds de stupéfaction et devant leurs mines amusées et moqueuses, je décidai tout de même de montrer les richesses trouvées au grenier. A tour de rôle nous gravâmes l'escalier qui menait au grenier. A notre entrée, celui-ci était plongé dans une obscurité complète et un violent courant d'air nous accueillit. Toutes les ampoules étaient jonchées sur le plancher, la petite lucarne restée ouverte

tapait fortement contre le mur, un froid glacial régnait. Isabelle perdit l'équilibre en voulant fermer la lucarne et tomba de tout son poids sur les éclats d'ampoules, arrachant un cri de douleur. Ne pouvant aller plus loin, les garçons préférèrent secourir Isabelle, l'aidèrent à se relever pour la ramener tout en la maintenant vers le bas. Jenny et moi fermions la marche ; elle passa devant ma chambre et aperçut le grand miroir italien. Passionnée d'art et grande amatrice d'antiquité, elle regarda avec intérêt l'ornement de tête d'indiens et de griffons. Jenny m'apprit qu'il existait seulement à sa connaissance, qu'un exemplaire unique de ce miroir italien en bois doré et que par conséquent je détenais cette œuvre d'antiquité inestimable. Elle me confia aussi qu'une vieille légende indienne existait concernant ce miroir. Jenny s'apprêtait à me relater la légende quand elle fut interrompue par le cri perçant d'Isabelle. De retour au salon, nous rejoignons nos amis ; allongée sur le canapé, un sac de glaçons sur la cheville, Isa soignée ses petites coupures ; malgré la douleur de sa cheville, elle gardait tout son humour. M'assurant que sa cheville n'était pas trop enflée, c'est autour d'un café que j'interrogeai Jenny sur cette mystérieuse légende indienne. Confortablement assis dans les fauteuils d'époque, impatients mais attentifs, nous écoutions ce que Jenny allait nous apprendre.

Il y a fort longtemps, une expédition navale captura et rapporta toute une tribu d'indiens soumis à l'esclavage ; un riche seigneur italien acheta la plupart d'entre eux dont plusieurs issue d'une même famille. Parmi eux, une jeune indienne, nommée Chenoa, d'une beauté incomparable étant destinée au personnel de chambre. Fabio, le fils aîné de la famille, qui devait épouser dans une année la jeune Adélaïde, fille d'un seigneur français, tomba éperdument amoureux de la jeune indienne ce qui fit éclater la haine et la jalousie de sa promise. Il n'avait plus que d'yeux pour cette jeune indienne, recherchant sa compagnie, prétextant la moindre occasion pour se retrouver seul avec elle. De son côté, Chenoa, prudente dans un premier temps, succomba à son tour au charme et à la gentillesse de Fabio. Malgré, la réticence et la mise en garde des siens, Chenoa, réussit à faire accepter Fabio au sein de sa propre tribu. Leur amour secret pour l'un et pour l'autre fut découvert par la mère du jeune homme qui supplia son fils de mettre un terme à cet dangereux et impossible amour. Leur conversation fut surprise par Adélaïde, qui folle de rage, décida de mettre un terme à

cette insupportable liaison. Elle engagea un homme à main pour enlever la jeune indienne, le soir même sur le chemin de son campement. Tapie derrière un arbre, un sourire de satisfaction sur ses lèvres, Adélaïde, avait regardé Chenoa mourir sous les mains de son ravisseur et faire disparaître son corps au fond d'un vieux puits. Elle remit la bourse d'argent promise à l'homme qui sans demander son reste partit le dépenser à la taverne du village. Soulagée et ravie, Adélaïde rentra en France dès le lendemain en compagnie des siens pour s'atteler aux préparatifs de son mariage.

Pendant des jours, Fabio, chercha désespérément Chenoa interrogeant les siens sur sa disparition soudaine. La tribu ignora les nombreuses questions du jeune homme, ne répondit pas à ces interrogations et l'écarta du campement en lui faisant comprendre que sa place n'était pas parmi eux. Les jours suivants, la tribu continua ses obligations journalières pour se rassembler en cercle dès la nuit tombée autour du grand feu, se marquant d'étranges dessins colorés sur le visage tout en effectuant des incantations mêlées de danses au rythme de tambours. Loin de cette tribu, impuissant, Fabio, assistait à ces danses macabres.

Les jours, les semaines et les mois s'écoulèrent peu à peu et le chagrin de Fabio s'atténua. La fin de l'année s'annonça, la famille organisa une grande réception où la famille française fut conviée. Fabio n'avait pas revu sa prétendante depuis la disparition de Chenoa. La date du mariage avait été fixée pour le printemps prochain, les préparatifs avançaient. C'est paré de sa plus belle robe qu'Adélaïde fit une entrée remarquée. Comme un grand gentilhomme, Fabio accueillit sa future épouse. Adélaïde joua de ses beaux yeux auprès de Fabio et sut à cet instant qu'elle avait gagné la partie ...

Lors de ces noces, la mariée reçut en cadeau un grand miroir italien sur pied, en bois doré, orné de têtes d'indiens et de griffons. La veille du mariage, les indiens qui avaient transporté l'objet dans une des annexes de la propriété, vinrent rejoindre le sorcier de la tribu qui jeta un sort maléfique au miroir, pour venger sa fille disparue.

Un an s'était écoulé depuis la disparition tragique de Chenoa. Inquiets de ne pas voir sa sœur arrivée, le frère de Chenoa et quelques indiens de la tribu s'étaient rendu sur le chemin de la propriété. Ils avaient trouvé à terre son collier de plumes qui ne la quittait jamais. Ils avaient alors fouillé

minutieusement les alentours et ramassèrent un autre objet. Dans sa précipitation, Adélaïde, avait fait tomber un de ses mouchoirs en dentelle avec ses initiales et surtout à l'odeur de lavande, le parfum adoré de la française.

Les indiens avaient su qu'il était arrivé quelque chose de tragique à Chenoa. Pendant plusieurs nuits, ils implorèrent les dieux d'accueillir l'âme et l'esprit de la jeune indienne pour que celle-ci repose en paix. Ils avaient pu remonter jusqu'à cet homme de main qui passait ses journées à l'auberge. Le vin avait délié sa langue à mi mot il fit comprendre qu'il avait été grassement payé pour éliminer une jeune esclave indienne sans jamais dire véritablement où il avait mis le corps. Quelques jours après l'enlèvement et le meurtre de Chenoa, on retrouva le corps sans vie de l'homme au fond d'une vallée, attaché en croix, pieds nus et mains liés, en partie attaqué par les animaux de la vallée.

Le grand miroir trouva sa place dans la chambre nuptiale. C'est seulement quelques mois après ses noces, qu'Adélaïde qui passait la plupart de son temps devant son miroir fut happée par celui-ci et condamnée à errer de l'autre côté jusqu'à ce qu'une autre jeune fille aussi coquette et avide qu'elle, vienne la remplacer.

La légende soulignait aussi que le reflet de la jeune indienne avait apparu avant que le miroir éclairé n'emprisonne que l'âme d'Adélaïde séparant son esprit en le laissant condamner à errer de l'autre côté. Alors que le miroir s'éteignait emprisonnant l'âme de la jeune épouse, une colombe blanche se posa sur le rebord du miroir au dessus des têtes d'indiens puis d'un coup d'aile majestueux s'envola vers le ciel. Le Nom indien de Chenoa voulait dire colombe blanche ...

Tous les yeux étaient tournés vers Jenny. Son récit haletant me faisait beaucoup réfléchir notamment à tous les événements étranges vécus ces derniers jours au Mas. Un bâillement sonore d'une longue durée de la part

d'Isabelle nous fit sourire et revenir à la réalité. Jenny regarda sa montre, au moment où l'horloge raisonna, se leva et prit le chemin de sa chambre, tout en n'omettant pas de nous signaler, en riant, que c'était simplement qu'une vieille légende indienne !

Après un rapide bonsoir, les garçons l'imitèrent et aidèrent Isa à monter les marches jusqu'à sa chambre d'amis. De mon côté, je terminai de ranger la vaisselle, les verres et les tasses à café puis monta me coucher en pensant aux dernières paroles de Jenny. Tout était d'un calme absolu quand je longeai les chambres d'amis et pénétrai dans ma chambre. Totalement éveillée, l'histoire de cette jeune indienne m'avait réellement captivé. Quel lien pouvait-il exister entre ce miroir et la demoiselle Casari ?

Revêtue d'un ensemble d'intérieur en soie rose, je sortie la petite clef de sa boîte d'émaux pour l'introduire dans le secrétaire. J'avais trop hâte de découvrir l'intérieur de ce meuble d'époque. Un double encrier en laque et en bronze doré, orné de fleurs et de scarabées sculptées se dressait sur la petite étagère de velours verte avec à ses côtés un porte-plume tout en mosaïque. Posé sur le devant, un petit carnet vert clair soigneusement enrubanné se trouvait là. Confortablement installée sur le lit, appuyée sur les deux oreillers relevés, j'ouvris le carnet. Lentement, je feuilletai une par une les pages qui comportaient plusieurs dates et annotations. C'était le récit des journées d'une jeune fille et au fil de ma première lecture, elle m'apprenait que ce petit carnet vert était un journal intime et appartenait à la fille du seigneur Casari. Elle décrivait avec soin ses journées passées au domaine. Les notes étaient rédigées d'une écriture fine et lisible. En me plongeant dans ces notes, j'appris qu'elle recevait comme toutes les demoiselles de l'époque une éducation et un enseignement scolaire privé à domicile, des cours de chants et de piano et que son sport préféré était l'équitation. Elle décrivait avec soin, ses nombreuses et nouvelles toilettes et objets assortis qu'elle recevait régulièrement de son père lors de ces retours de voyages ; elle parlait de sa date d'anniversaire qui approchait à grands pas et de la belle fête qui aurait lieu au Mas. Au cours de ma lecture, je commençais à percevoir peu à peu le caractère de cette jeune fille. Fière, volontaire, imbue de sa personne, la demoiselle Casari semblait n'avoir guère d'amies. De petites annotations relevées sur plusieurs jeunes filles de son entourage, laissait entrevoir une jeune demoiselle envieuse,

dédaigneuse, exécration, parfois peste quand elle n'était plus l'intérêt de cette haute société. Elle n'hésitait pas à dénigrer sa plus tendre amie d'enfance auprès d'autres jeunes filles pourvu que celle-ci soit l'objet de toutes les convoitises ! Sur un de ces écrits, elle relatait qu'elle avait fait appel au don d'une vieille femme pour éliminer l'espace d'une journée sa rivale lors du bal des premières. Se procurant un petit flacon d'herbes, appropriées à sa demande, préparé la veille par l'enchanteuse, Adèle avait versé le contenu, à l'insu de son invitée, dans la tasse à thé de sa jeune rivale. Le lendemain, la jeune fille souffrant de violents maux de ventre n'avait pu assister à son premier bal. Adèle avait eu une délicate attention envers le cavalier servant de son amie et fit une entrée remarquable au bras de deux ravissants jeunes hommes !!!

La dernière date remontait au mois de juillet 1888 pour laquelle figurait une annotation sur un rendez-vous avec le photographe du village prévu dès le lendemain matin. J'étais à la fois bouleversée et satisfaite d'avoir parcouru son journal intime mais déçue et frustrée, car poussée encore une fois par ma curiosité, j'avais espéré que le récit journalier de la jeune demoiselle me révélerait enfin le mystère de sa disparition. Ereintée, je laissai le carnet sur la petite table du secrétaire ; la nuit était douce, le ciel étincelait de petites étoiles et je m'endormis en pensant à cette dernière annotation inscrite dans le journal.

CHAPITRE VI

Adèle avait fait en sorte que les jeunes gens ne pénétrèrent pas totalement là-haut. Délibérément, elle avait brisé sur le plancher les cinq ampoules, laissant le grenier dans l'obscurité complète ; d'un geste théâtral elle avait ouvert la lucarne d'un coup afin que la fraîcheur de la nuit atteigne le grenier. La porte ouverte sur le passage des garçons, avait fait un terrible courant d'air grâce à la présence d'Adèle et avait provoqué un froid glacial. Sa colère ne s'atténuait pas elle avait été si prête du but ; doucement elle arrivait à présent à s'insinuer dans les pensées de Camille, la dirigeant petit à petit à être comme elle était autrefois. Si douce, toujours prête à soutenir les autres, se moquant de l'apparence, le caractère de Camille était l'inverse de celui d'Adèle. Mais Camille avait un défaut : sa curiosité ! et c'est sur ce point faible qu'elle réussirait à attirer Camille dans son propre piège ... Elle se méfiait de cette jeune fille aux yeux clairs, qui avait regardé avec insistance le miroir, elle avait suivi du regard jusqu'à son départ de la chambre. Elle ne laisserait pas cette jeune fille s'insinuer entre elle et Camille. Déterminée, d'un pas souple elle se dirigea tour à tour dans chacune des chambres occupées, bien décidée à faire quitter sa demeure, dès le lendemain matin, à ces jeunes intrus. Dans quelques heures, Camille sera Adèle pour l'éternité...

Confortablement allongée, blottie sous la couette, plongée dans un sommeil bienfaisant, depuis plusieurs heures, Isa se réveilla brusquement avec la sensation qu'un poids enserrait sa cheville douloureuse ; abasourdie et d'un geste rapide elle remonta ses jambes et se recroquevilla sur elle-même. Effrayée, regardant autour d'elle, elle s'aperçut qu'elle était seule dans la chambre et qu'elle venait certainement de faire un terrible cauchemar. Tout en massant sa cheville douloureuse et avant de sombrer de nouveau dans le

sommeil, alors qu'un léger parfum de rose embaumait le lit, elle pensa à passer une radiographie de sa cheville dès le lundi matin.

Jenny fut réveillée par ce froid glacial qui l'enveloppait depuis quelques minutes avec ce sentiment que quelque chose l'empêchait de respirer normalement. Un léger parfum de rose lui arrivait mêlé d'une étrange sensation d'une présence à ses côtés. Blottie sous les couvertures, à demi-éveillée, elle tata avec sa main l'autre côté du lit pour s'assurer qu'elle était bien seule puis d'un regard tourné vers la fenêtre elle vit que celle-ci était entre-ouverte. D'un geste furtif, elle alluma la lampe de chevet, fit le tour de la pièce et s'aperçut que la porte de sa chambre était aussi à demi ouverte. Encore somnolente, elle se leva, referma le tout en s'assurant qu'elle était bien seule dans la chambre ; tremblante, elle se recoucha en prenant soin de garder la lampe de chevet allumée, tout en se demandant si elle n'avait pas rêvé. Peu à peu, rassurée, la chaleur la gagna et l'entraîna dans un sommeil profond.

Xavier fut réveillé non pas par le ronflement de son camarade de chambre mais par un bruit sourd suivi d'un craquement du plancher. Ensommeillé, il regarda sa montre, alluma sa lampe et fit le tour de la pièce. Le portefeuille éparpillé et la montre de François jonchaient sur le sol. Au vue du fouillis qui régnait du côté de son ami, cela ne l'étonna guère. Il s'approcha tout doucement, ramassa le portefeuille tout en humant un léger parfum de rose et referma au passage la porte de la chambre qui était restée entre-ouverte. D'un sourire aux lèvres, il se recoucha en pensant à la désinvolture de son ami.

La lueur des rayons de soleil illuminaient tour à tour les pièces du domaine laissant entrer la chaleur d'une belle journée d'été. Camille revenait de sa promenade matinale, les bras chargées de roses du jardin tout en fredonnant une douce mélodie. Gaie comme un pinson elle arrangea les roses dans le grand vase en cristal de la salle à manger et posèrent les autres fleurs dans le second vase du hall d'entrée. Sereine, elle gravit quatre à quatre les marches du grand escalier, longea le corridor et s'attarda à la balustrade pour contempler le magnifique bouquet qu'elle venait de faire. Elle leva ses grands yeux noirs, un sourire franc sur ses lèvres qui resta figé comme suspendu par le temps.

Subitement, j'ouvris les yeux et me redressa. Je venais de me réveiller brusquement avec la vision du visage de cette jeune fille au sourire figé et à ses grands yeux noirs qui me fixaient. Reprenant mes esprits, je me levai, m'habilla et descendit préparer le petit déjeuner. Pensive du dernier rêve que je venais de faire, je n'avais pas remarqué que la porte du secrétaire laissée ouvert la veille était refermée. C'est dans un état d'esprit second que j'accueilli mes quatre amis sous la tonnelle pour un breakfast digne d'une maison d'hôtes ! Croissants, pain au chocolat, œufs et bacon, pain de campagne, confitures de pommes et de poire, jus d'orange, lait, café, thé ou chocolat à volonté. La cheville d'Isa semblait moins enflée mais restait bleue que sur un unique endroit ; dès son arrivée sur la terrasse, cheveux en bataille, pieds nus, vêtue encore de son ensemble de nuit, elle s'empressa de relater son cauchemar de la nuit. Jenny quant à elle raconta son réveil brutal à cause du froid ressenti subitement, dû certainement aux courants d'air provoqués par la fenêtre et la porte laissées ouvertes mais avec ce sentiment indéfinissable d'être oppressée sans en avoir la cause réelle entraînant un court moment de panique. Xavier raconta, sous l'œil amusé de François, son réveil en sursaut dû au bruit du portefeuille et de la montre sur le plancher, de la porte laissée ouverte par son ami avant de se coucher et surtout de ce léger parfum de femme qu'il avait senti près de François en ramassant le portefeuille. Celui-ci ne comprenait nullement d'où provenait le parfum de son côté, rougissant et bégayant il essayait vainement de se justifier ce qui accroitra nos éclats de rires ! Isa et Jenny se rappelèrent elle aussi de cette odeur de parfum ressentie dans la nuit. Je racontais à mon tour mon réveil et la vision de cette jeune fille. Je confirmai aussi que le parfum ressenti était bien celui de la jeune fille et que pour moi l'esprit de la demoiselle disparue serait encore dans les lieux. Tous éclatèrent de rire, devant le visage médusé de François qui n'avait fait que ronfler toute la nuit ! Bien que la nuit fût agitée pour tout le monde, elle fut néanmoins vite oubliée selon l'excellente répartition de chacun. C'est dans cette bonne humeur matinale, que nous décidâmes de nous détendre à l'espace bien-être du Relais pour la journée.

L'espace bien-être était ouverte à la clientèle de l'hôtel mais aussi à quelques privilégiés de la Région. François en tant que sommelier du

restaurant bénéficiait de son entrée en tant que membre du Relais, de même pour Jenny connue des propriétaires pour l'ameublement qu'elle avait fait dans une aile de l'hôtel, Isa en tant que clerc de notaire et la notoriété de l'office notariale et Camille pour la notoriété de son nom en qualité d'anciens propriétaires. C'est dans ce cadre exceptionnel, que les garçons allèrent s'échauffer à la salle de sport avant d'entamer notre tournoi de tennis prévu en fin d'après-midi, tandis que les filles avaient choisi le soin corporel complet et quelques brasses dans le bassin aquatique extérieur. La détente était au rendez-vous et j'oubliai pour un temps le fantôme de la demoiselle Casari au Mas Peint. Toute la journée se déroula dans une atmosphère de détente, de convivialité, de rires et c'est autour d'un majestueux repas pour célébrer la victoire des filles, sous l'œil attentif d'Isa, arbitre de notre tournoi, que nous terminions cette journée inoubliable.

La salle de restaurant était emplies, nombre de touristes français et étrangers résidaient à l'hôtel en cette période estivale. François avait réservé une table donnant sur la terrasse, c'est sous un fond de musique d'ambiance et en coupe de champagne que nous trinquions ce début de soirée et cette fin de week-end. Entrées et plats commandés étaient raffinés avec une présentation qui donnait envie. Le relais avait à son service un chef culinaire très réputé, qui lui avait valu trois étoiles au guide Michelin. Nous avions opté pour un délicieux soufflé de brochets au coulis de crustacés servi sur un nid de salade suivi par un filet de bœuf poêlé à la Mondeuse, accompagné de petites pommes de terre et d'un fagot d'haricots verts enroulé d'une tranche de lard, l'assiette de fromages du terroir pour Xavier et la farandole de desserts pour les gourmands. Rassasiés, nous l'étions ! La soirée s'était déroulée très vite tout comme notre journée d'ailleurs, l'heure était tardive, le restaurant se vidait, c'est avec regret que nous décidions de nous séparer. De leur côté, les garçons proposèrent à Isa de la ramener chez elle. Isa avait une succession à régler à l'étude le lendemain matin très tôt, François et Xavier travaillaient aussi, le trio prit congé. Jenny me accompagna jusqu'à ma voiture et décida de revenir au Mas dès le lendemain en fin de matinée pour déjeuner et faire l'inventaire du grenier !

La clarté de la lune pénétrait généreusement dans ma chambre. Exténuée par cette journée de détente, je tirai les rideaux et m'apprêtais à me coucher quand je vis que le secrétaire était refermé à clef. Songeuse et dubitative, j'étais persuadée de ne pas avoir refermé la veille ! D'un geste rapide, j'ouvris la petite boîte d'émaux pour vérifier si la clef était à l'intérieur ! Elle y était ... Il n'y avait plus de doute en moi l'esprit de la demoiselle était à bien l'intérieur de ma demeure. Frissonnante mais d'un calme assuré je décidai de m'adresser à la jeune fille Casari. Fermant les yeux, d'une concentration intense, j'essayai d'entrer en contact avec elle, la priant de se montrer, la rassurant sur mes intentions. Après l'appel de son prénom, j'attendis quelques minutes ; je me surpris à regarder autour de moi, pivotant sur moi-même, passant d'un côté à un autre côté de la chambre, regardant et m'adressant au miroir, répétant les mêmes gestes plusieurs fois. Mais en vain, aucune manifestation ne survint et le fantôme de la jeune demoiselle ne m'apparut pas. Désorientée, déboussolée et me sentant totalement idiote, seule, allongée dans mon lit, je ne pus contenir un fou rire en pensant à la tête de mes quatre amis quand je leur raconterai cette fin de soirée !

Comme tous les matins de cet été exceptionnel, les rayons de soleil caressaient le visage endormi de la jeune fille. La fenêtre entrouverte, laissait entrer un air léger et parfumé. C'est dans cette ambiance matinale, qu'elle s'étira au sifflement du chant des oiseaux. Après une toilette rapide et tout en fredonnant une jolie mélodie, elle passa en revue toute sa garde-robe sans savoir ce qu'elle allait porter par cette magnifique journée. Un par un les vêtements mis se reflétaient dans la glace du miroir pour s'étaler pêle-mêle sur le lit. La dernière tenue essayée fut adoptée par l'image renvoyée de son miroir, ne restait plus qu'à trouver des chaussures et gants assortis à sa belle toilette. Après un dernier regard à son miroir, elle descendit prendre un léger petit-déjeuner et courut vers la rotonde d'eau. Malgré son retard, le photographe l'accueillit et commença son travail, les photos et portraits de tous les membres de la famille devaient être prêts dès la semaine prochaine. Elle se laissait guider volontiers, un sourire franc et charmeur, tantôt près de la rotonde d'eau, sous la grande tonnelle de la terrasse ou encore, dans l'allée fleurie de lavande puis la dernière confortablement assise sur l'un des fauteuils du petit salon de compagnie. Elle avait hâte de voir ses photos, d'un battement de cils elle remercia le photographe et s'en alla déjeuner. L'après-midi s'annonçait déjà, après un repas léger et rapide, elle remonta dans sa chambre toujours en fredonnant sa mélodie préférée. Une douce et agréable lumière baignait toute la pièce grâce aux rayons du soleil qui se reflétaient dans le miroir d'angle. Elle se fraya un chemin parmi les nombreuses chaussures, vêtements et autres accessoires qui jonchaient le sol de sa chambre pour se diriger vers son miroir et contempler les faisceaux de lumière sur sa chevelure noire. L'image renvoyée était une belle jeune fille toute bleue vêtue entourée d'une auréole de lumière. Fascinée, éblouie et enchantée par son reflet elle ne cessait de s'admirer. Elle se rapprocha de la grande glace Mercure encore plus près pour rectifier une mèche de ses cheveux et vérifier son maquillage, elle tenait à la main son petit flacon de parfum à l'eau de rose. Petit à petit la lumière s'intensifiait et laisser entrevoir un tourbillon de couleurs. Elle se sentait légère et vaporeuse, hypnotisée par cette lumière, elle se laissa aller aux méandres du miroir. Le son éloigné d'un chant indien et le regard d'une jeune fille aux cheveux et aux grands yeux noirs

l'attiraient vers eux, un court instant elle entendit une voix à peine perceptible, lointaine qui venait de derrière elle, au moment où elle reconnut cette voix qui la hélait, elle croisa le regard et la silhouette de cette jeune fille devenue familière un sourire vainqueur aux lèvres, coiffée d'un chapeau toute vêtue de rouge. Camille s'apprêtait à libérer l'âme d'Adèle pour être prisonnière à son tour du miroir italien.

Jenny était arrivée au Mas Peint en milieu de matinée. Elle s'était renseignée sur la famille Casari et sur la disparition soudaine de leur fille. La conversation qu'elle avait eue avec Camille hier soir concernant cette légende indienne à propos du miroir lui trottinait à présent, elle se souvenait des dernières paroles amusées et échangées lors de son départ. Elle voulait aussi passer en revue toutes les richesses cachées du grenier que lui avait parlé Camille. C'est dans cet état d'esprit, qu'elle franchit la grille forgée, se gara devant le perron et pénétra à l'intérieur de la grande demeure et appela son amie. Elle cherchait Camille depuis quelques minutes, parcourant toutes les pièces du rez-de-chaussée, celles du premier étage et enfin du second étage, quand elle la vit au fond du parc, revêtue d'une étrange robe d'époque bleue, semblant parler avec des petites gestes de la main, tout en exécutant quelques pauses près du bassin d'eau, de la tonnelle et de la grande allée centrale. Tout d'abord médusée, puis intriguée, d'un hochement de tête, elle regardait son amie tournant et virevoltant d'un côté à un autre, jouant à une dame d'époque du dix-neuvième siècle. Elle voulut sortir de la petite pièce du second étage mais la poignée de la porte refusa de tourner. Jenny tirait de toutes ses forces tout en donnant de grands coups d'épaules sur la porte mais celle-ci refusait obstinément de s'ouvrir. La porte semblait être fermée de l'extérieur, d'un pas décisif, elle retourna à la fenêtre, l'ouvrit et appela à plusieurs reprises Camille sans succès. D'un regard rapide autour de la pièce, Jenny ouvrit un par un les tiroirs de la commode, les portes de l'armoire à la recherche d'un

quelconque objet pouvant faire tourner la poignée d'entrée. Il y avait maintenant plusieurs minutes que Jenny était enfermée dans cette pièce, elle tenta de nouveau de tourner la poignée tout en se jetant de tout son corps sur la porte qui s'ouvrit d'un seul coup et la projeta à terre au milieu du couloir. D'un geste souple, elle se releva d'un bond et courut rejoindre Camille. Elle descendit aussi vite qu'elle put les marches du second étage jusqu'au premier où elle s'arrêta net devant la chambre de son amie ; une étrange lumière provenait en dessous de la porte ainsi qu'une douce mélodie fredonnée par Camille lui parvenait. Sans perdre une seconde, Jenny ouvrit la porte de la chambre de son amie et fut aveuglée par une lumière intense provenant du miroir. Eblouie, elle protégea ses yeux d'un revers d'une main, tenta d'avancer et fut rejetée avec violence au sol où sa tête heurta le coin du mur ; à demi assommée, dans un effort surhumain, Jenny tenta de se relever et réussit à attraper le tabouret de la coiffeuse pour briser le miroir. D'une force maléfique, le tabouret fut arraché de ses mains et lancé lourdement de l'autre côté de la pièce alors qu'elle même fut propulsée de nouveau à l'arrière et se cogna la tête pour la seconde fois contre le coin du mur. Etourdie, vacillante, Jenny se releva en gémissant pour apercevoir son amie entrer dans le miroir et s'entendre prononcer son prénom : Camille ! Comme dans un rêve, sortit du miroir, elle aperçut vaguement la silhouette d'une jeune fille aux cheveux et aux yeux noirs, un sourire aux lèvres, portant une tenue d'époque assorti d'un chapeau orné d'un ruban, toute vêtue de rouge. Juste un court moment, ses yeux rencontrèrent les yeux de Jenny, puis l'instant d'après, la silhouette s'évapora et tout redevint paisible, la lumière s'apaisa pour disparaître complètement et Jenny se reprouva seule dans la chambre. Elle s'élança vers le miroir italien et rencontra non pas son propre reflet mais celui de son amie d'enfance, Camille.

Epilogue

Jenny, Isa, François et Xavier avaient décidé de passer leur dernière journée au Mas Peint en souvenir de Camille. Les jeunes gens avaient signalé la disparition de leur amie sans relater les derniers événements vécus par Jenny. La gendarmerie avait simplement pris la déposition des quatre amis notant que ceux-ci n'avaient pas eu de nouvelle de Camille depuis quelques jours. D'un commun accord, ils s'étaient positionnés sur une unique version plausible paraissant crédible au bureau de la gendarmerie. Au cours de cette journée d'enfer, Jenny avait téléphoné à ses amis en les priant de venir au plus vite au Mas. C'est en fin de journée, que les quatre amis s'étaient retrouvés dans la chambre de Camille, face au miroir italien, n'osant croire à ce qu'ils voyaient. Tout comme Adèle, Camille essayait de communiquer sans qu'aucun son ne sorte de sa bouche. Agonisante, le visage laiteux, d'un geste de la main, petit à petit le reflet et l'âme de Camille s'enfonçaient dans les ténèbres. C'est avec une immense tristesse, qu'ils avaient pu dire un dernier au revoir à leur amie. Le poulx de François s'accélérait violemment, il semblait que Camille lui parlait mais il n'arrivait pas à comprendre ce qu'elle lui disait. Il posa sa main sur la glace à l'endroit de celle de Camille, les yeux remplis de larme, déchiré de douleur, il avait pu ainsi dire au revoir à cette douce jeune fille qu'il avait aimée en secret.

Paniqués, François, Xavier et Isa avaient d'abord pensé à briser la grande glace du miroir pour essayer de libérer leur amie mais s'étaient ravisés suivant les conseils de Jenny. D'après la légende, l'âme et l'esprit de Camille torturés, vagabondaient séparément maintenant dans un monde inconnu. Si le miroir se brisait il n'aurait plus d'espoir que leur amie trouve un jour la paix et la sérénité ; elle ne serait plus qu'une ombre noire errante et vagabonde. A présent, tout à tour, les différentes affaires de Camille, étaient rangées dans des cartons entreposés eux aussi au grenier. Les vieux draps blancs furent ressortis pour la circonstance et retrouvèrent leur origine. Le miroir italien repris sa place au fond du grenier, le long de la commode, emmitouflé de sa couverture en satin blanc enrobé de son joli ruban. Ni Jenny, ni Isa, ni les garçons ne pouvaient garder le miroir près

d'eux, malgré leur envie. Ce miroir retenant l'âme de Camille appartenait au Mas Peint tout comme l'esprit de leur amie à présent prisonnier, dépendait de l'intérieur de la demeure. Main dans la main, dos voûtés par une infinie détresse, se dirigeant une dernière fois dans l'allée centrale, les quatre amis se retournèrent en contemplant la magnifique bâtisse. De grosses larmes roulèrent sur les joues de Jenny et d'Isa, avec un pincement au cœur, ils fermèrent à clef le cadenas de la grille en fer forgée en espérant qu'un jour prochain, de nouveaux propriétaires des lieux du Mas Peint viennent libérer l'âme et l'esprit de Camille. A quelques pas de la grille en fer forgé, seule Jenny se retourna furtivement en direction du Mas avec cette unique pensée qu'elle reviendrait très prochainement auprès de son amie d'enfance ...

Surplombant la colline d'Armoy, derrière sa grille en fer forgée, au fond de sa grande allée de lauriers et de platanes, majestueux le Mas Peint redevint paisible et replongea dans un sommeil pour quelques années. Les rayons du soleil se couchèrent sur la façade laissant apparaître à l'une des fenêtres du premier étage, le reflet d'une jeune fille à la longue chevelure bouclée et aux yeux d'un noir intense.